This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

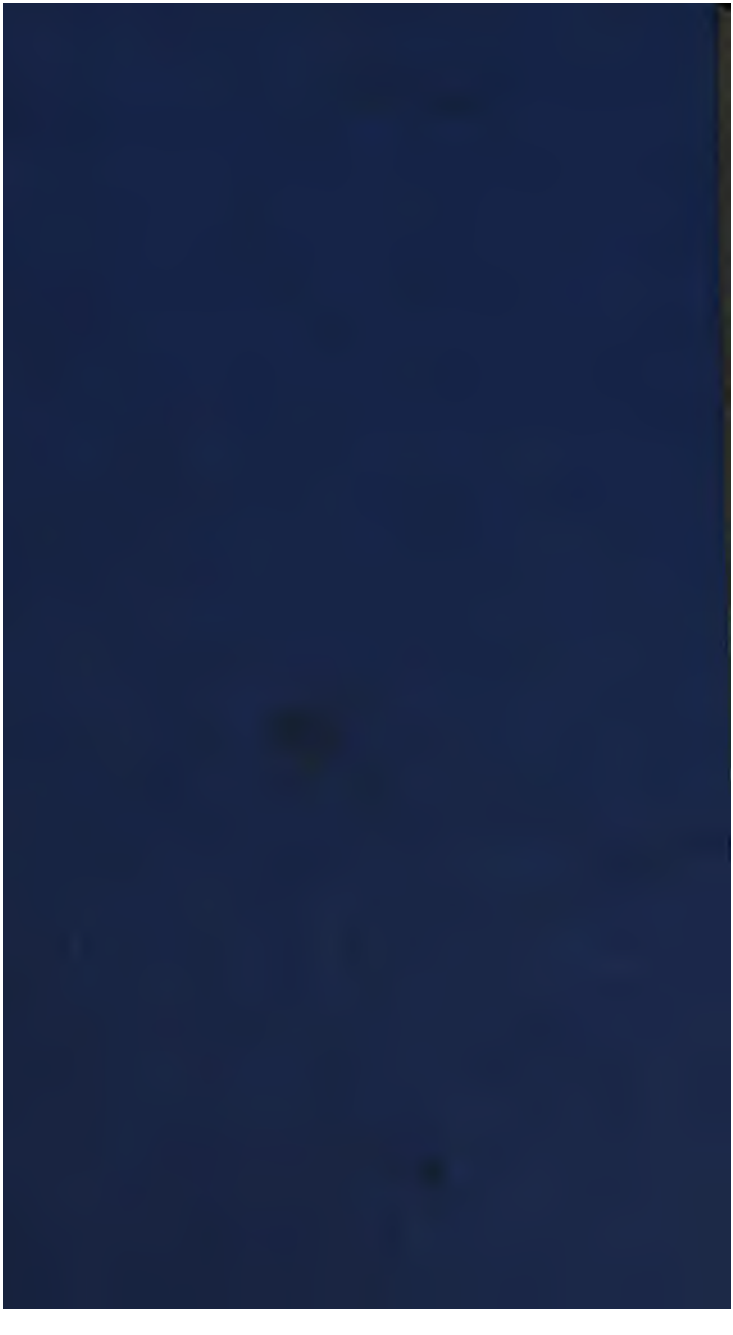
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



G/A 8760 A. 1

LE PHILOSOPHE
SANS LE SAVOIR

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (N^os^ 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (N^os^ 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

SEDAINE

LE PHILOSOPHE

SANS LE SAVOIR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Comédie-Française

AVEC UNE PRÉFACE

PAR GEORGES D'HEYLLI

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 JUL 1961
OF OXFORD
LIBRARY

INTRODUCTION

I

La *nouvelle édition du* Philosophe sans le savoir *que nous offrons aujourd'hui au public emprunte une grande curiosité à ce fait qu'elle reproduit intégralement et pour la première fois le manuscrit original du chef-d'œuvre de Sedaine*[1], *tel qu'il a été restitué à la Comédie-Française par M. Émile Perrin, le 17 septembre 1875. En effet, jusqu'à cette dernière date, on avait toujours représenté, et même imprimé,* le Philosophe sans le savoir *conformément au manuscrit remanié par Sedaine, en 1765, d'après les indications de la censure et non tel que son auteur l'avait d'abord écrit.*

1. Nous disons « pour la première fois » : en effet, l'édition du théâtre choisi de Sedaine que nous avons publiée en 1877 à la Librairie générale, et qui est aujourd'hui épuisée, ne donnait pas cette version d'une manière aussi complète.

Dans sa version primitive, Sedaine avait traité la question du duel, qui domine d'ailleurs de très haut toute la pièce, tout autrement qu'il ne l'a fait ensuite pour obéir aux injonctions du terrible Marin, le maître censeur du temps, qui refusait de laisser jouer LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR *sans les modifications qu'il avait jugé nécessaire de lui imposer.*

On connaît maintenant cette belle scène du troisième acte, entre le père et le fils, si grande dans sa simplicité et qui produit tant d'effet à la représentation [1]. *Vanderk fils va sortir pour aller se battre en duel; il se cache de son père, qu'il ne veut pas alarmer, ni distraire du grand bonheur que lui cause le mariage de sa fille, qui doit avoir lieu le jour même. Il cherche donc à s'échapper sans être vu de personne; mais, au moment même où, à l'heure la plus matinale du jour, il va s'éloigner de la maison paternelle, son père se présente à l'improviste devant lui. Il interroge son fils : celui-ci se trouble, n'osant soutenir le regard de son père ni lui répondre par un mensonge. Il avoue donc franchement la cause qui l'oblige à sortir d'aussi bon matin et en un tel jour. Que fera Vanderk? Il impose silence à ses douloureuses appréhensions, il se fait raconter par son fils*

1. Sedaine a donné, en variantes, dans les deux premières éditions de sa pièce, les passages supprimés; mais ces éditions sont rarissimes, et, par suite, les variantes en question étaient fort peu connues avant la restitution du texte primitif, en 1875, à la Comédie-Française.

la querelle qui a motivé le duel; puis, comprenant que la rencontre est inévitable (Vanderk fils est officier), il y prête lui-même les mains en facilitant à son fils sa sortie clandestine de la maison; il lui remet des lettres de crédit pour l'aider à fuir à l'étranger dans le cas où la fuite serait nécessaire; enfin il lui montre, en quelque sorte, comme un devoir auquel il ne peut se soustraire, le combat singulier où l'honneur de son nom est en jeu.

On comprend qu'une telle scène, où un père se fait, pour ainsi dire, le complice de son fils pour violer les lois et édits sur le duel, qui étaient toujours en vigueur, parut à la sévère censure de l'époque une atteinte d'autant plus considérable à ces lois mêmes qu'elle allait se produire sur le théâtre dont les artistes portaient le titre de comédiens ordinaires du roi. La pièce fut donc provisoirement interdite et Sedaine invité, s'il voulait la voir représenter, à modifier de fond en comble les passages qui lui seraient indiqués.

On devait donner à la cour, dit Grimm, *le Philosophe sans le savoir*, reçue depuis plusieurs mois par les comédiens français; et, pour que la représentation devant Leurs Majestés pût être mieux exécutée, la pièce devait être jouée à Paris la veille... Cette pièce, au moment d'être jouée, a été arrêtée par la police, et, l'auteur n'ayant pu s'arranger avec le censeur, il est fort douteux aujourd'hui qu'elle paraisse jamais sur le théâtre. Un

duel conseillé par un père a mis toute la police en alarmes; on a craint sans doute que le lendemain de la représentation tous les enfants de famille ne demandassent l'aveu de leurs parents pour se couper la gorge. Toutefois il est évident que... tout poète qui a la force et le talent de crayonner les mœurs doit être proscrit. Montrez-moi un père qui fasse faire une belle capucinade à son fils, et vous serez sifflé peut-être, mais vous aurez approbation et privilège; mais montrer un père qui ne veut pas que son fils, après avoir fait une étourderie, commette aussi une lâcheté, et qui lui conseille, au théâtre, le seul parti que tout homme d'honneur voudrait que son fils prît dans le monde s'il avait le malheur de se trouver en pareille circonstance, oh! ce serait du plus dangereux exemple! On voit bien que nous ne sommes pas dans le siècle de Corneille. Le cardinal de Richelieu n'aurait pas la peine aujourd'hui d'ameuter ces roquets beaux esprits contre *le Cid*, car si le bon Pierre était venu porter son *Cid* à M. Marin, censeur de la police, il l'aurait envoyé souper avec M. Sedaine [1].

Le bon Sedaine ne devait pas faire une bien longue résistance. En somme, il s'agissait pour lui de l'ex-

1. *Correspondance de Grimm,* édition Maurice Tourneux, tome VI. Paris, Garnier, 1878.

clusion complète de sa comédie s'il persistait dans le refus qu'il tenta d'abord d'opposer aux exigences de la censure [1], *et il se résigna donc, par force, aux sacrifices qu'on lui imposait; mais son troisième acte, si admirable aujourd'hui, perdit singulièrement de sa puissance dramatique par suite des changements qu'il dut lui faire subir. C'est par une feinte, dans la version corrigée, que Vanderk fils échappe à son père, qui devient alors sa dupe, et se trouve pendant un moment dans une situation assez fausse et même un peu ridicule. L'effet de ce troisième acte était plus que diminué, il était complètement détruit. Sedaine le sentit si bien qu'il crut devoir prendre lui-même sa propre défense devant le public, dans les premières éditions de sa pièce :*

De tous les défauts de ma pièce, dit-il, celui qui n'échappe pas à la plus légère attention,

---

1. C'est un mois et demi avant la première représentation que Bachaumont constate en ces termes la difficulté survenue et la résistance de Sedaine :

« On devait donner aujourd'hui, 22 octobre, à Fontainebleau, la première représentation d'une comédie nouvelle de M. Sedaine : elle est intitulée *le Philosophe sans le savoir;* mais la police y a trouvé différentes choses à réprimander, entre autres un duel autorisé par un père. On a châtré cette pièce absolument et l'auteur ne peut se résoudre à la donner en un pareil état. Elle n'est d'ailleurs ni intriguée, ni comique. On parle de quelques positions (situations) intéressantes. »

est qu'elle ne remplit pas son titre ; j'ai été le premier à le dire après les changements. Mon *Philosophe sans le savoir* était un homme d'honneur, qui voit toute la cruauté d'un préjugé terrible et qui y cède en gémissant. C'était, sous un autre aspect, Brutus, qui, pénétré de ce qu'il doit à sa patrie, étouffe la voix de la raison, le cri de la nature, et envoie ses fils à la mort.

Les considérations les plus sages m'ont forcé de changer la situation et d'affaiblir mon caractère principal ; j'avoue que le titre de Philosophe paraissait proposer Vanderk comme un modèle de conduite, et ce prétendu modèle, malheureusement trop près de nos mœurs, était trop loin de nos lois. Mais si cet ouvrage a le bonheur d'être représenté dans les pays étrangers, les considérations nationales ne subsistant plus, puisque le lieu de la scène n'est plus le même pour eux, je crois que le caractère de mon Philosophe, tel qu'il était, aura plus de ressort et le personnage plus de feu ; les passages de la fermeté à la tendresse seront marqués avec plus de force et les situations deviendront plus théâtrales.

Ce n'est pas que le public n'ait bien vu et bien décidé. J'avais diminué la force, le nerf, la vigueur de mon athlète, et je lui laissais le même fardeau à porter : les proportions étaient ôtées. Je désire que la représentation, en quelque lieu qu'elle se fasse, assure la justesse de ma réflexion.

Enfin quand la pièce eut été bien modifiée, revue, admise par le censeur et prête à paraître devant le public, on imposa encore à Sedaine une sorte de répétition générale et officielle en présence d'une commission spéciale qui devait juger en dernier ressort si la représentation pouvait avoir lieu :

Le 30 du mois dernier, écrit Grimm, à la date du 15 décembre 1765, sur les onze heures du matin, une commission du Châtelet s'est transportée à l'hôtel de la Comédie-Française pour assister à la répétition du *Philosophe sans le savoir,* comédie en prose et en cinq actes, par M. Sedaine, retenue à la police depuis plus d'un mois pour des raisons de la dernière importance, dont j'ai eu l'honneur de vous faire part. Cette descente du Châtelet devait enfin décider si nous verrions *le Philosophe sans le savoir* ou non. La commission était composée de M. de Sartine, lieutenant général de police; de M. du Lys, lieutenant criminel, et de M. le procureur du roi au Châtelet. Le poète, très sagement, avait prié ces magistrats de vouloir bien mettre leurs femmes de la commission. « Mais elles n'entendent rien à la partie de la législation, a dit M. de Sartine. — N'importe, a repris M. Sedaine, elles jugeront le reste. » M. Sedaine a de l'esprit; sans cette précaution, nous n'aurions peut-être jamais eu la satisfaction de voir sa pièce. Mme de Sartine est fort aimable; Mme la lieutenante crimi-

nelle a de fort beaux yeux, sans compter un naturel charmant. Les beaux yeux de ces dames ont fondu en larmes pendant toute la répétition. La sévérité des magistrats n'a pu tenir contre tant de beaux yeux en larmes. D'un autre côté, on a obligé le poète à quelques sacrifices, désavoués à la vérité par la raison et le bon sens, mais convenables à l'esprit de pédanterie qui souffle depuis quelque temps ; et de tout cela il est résulté que, le 2 de ce mois, on a donné la première représentation d'une pièce que le public n'osait plus se flatter de voir [1].

La première représentation du PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR *fut enfin donnée le 2 décembre 1765, en présence d'une grande affluence de spectateurs. La curiosité publique avait été en effet très vivement excitée par toutes les difficultés connues qui avaient précédé l'arrivée de la pièce de Sedaine à la scène. Aussi fit-on, le premier soir, 3,353 livres, assez forte recette pour le temps* [2]. *Cependant ce succès ne se maintint pas tout d'abord et bien des gens en attribuèrent tout naturellement la cause aux suppressions que la censure avait exigées de l'auteur.*

---

1. *Correspondance de Grimm,* tome et édition cités.

2. C'est la plus forte recette qu'ait faite la pièce. En effet, à cette époque, où il n'y avait pas de nombreux services de billets gratuits comme de nos jours, c'était toujours la première représentation qui donnait le plus gros chiffre.

Les comédiens français, dit Bachaumont[1], ont donné aujourd'hui, 2 décembre, la première représentation du *Philosophe sans le savoir*. Ce drame, espèce d'épisode bourgeois, est dans le goût du *Père de famille* et du *Fils naturel*, mais a des défauts d'une espèce particulière.

1° Le premier acte est absolument ou presque tout à fait isolé des autres, et dans cet acte même chaque scène est si peu liée aux suivantes qu'on les supprimerait toutes successivement sans que la machine s'écroulât.

2° Le duel, qui n'est qu'épisode dans la pièce, l'occupe tellement tout entière que le mariage et la noce ne sont que le cadre où il est enchâssé.

3° De douze acteurs dont la pièce est composée, sept seulement sont occupés à l'action principale; d'autres sont tout entiers au duel, et les premiers sont si étrangers à cet incident qu'il arrive, se passe et se termine sans qu'ils y participent en rien, sans qu'ils en aient rien su, et ils sortent de la scène sans s'en douter, en sorte que, quoique dans la règle ordinaire tous les personnages doivent concourir au dénoûment, dans celui-ci grand nombre n'y est pour rien, et plusieurs seraient supprimés sans former aucun vide... etc...

---

1. *Mémoires secrets*. Voir les tomes II et III, auxquels nous avons emprunté les citations qui figurent dans cette notice.

Toutefois la pièce se releva après une interruption de quelques jours causée par la fermeture des théâtres à l'occasion de la mort du Dauphin :

Le Philosophe sans le savoir, écrit Bachaumont, le 30 janvier, continue avec un succès auquel l'auteur ne devait pas s'attendre.

Le 26 février suivant, Bachaumont nous donne cette dernière nouvelle de la pièce, et il semble éprouver quelque satisfaction parce qu'il la voit disparaître « enfin » de l'affiche :

Les comédiens français ont enfin donné aujourd'hui la vingt-huitième et dernière représentation du *Philosophe sans le savoir.* Ce bizarre succès serait étonnant dans un autre siècle que celui-ci.

Le Philosophe sans le savoir *avait donc été joué vingt-huit fois en moins de trois mois et avec des recettes fort honorables, dont la moyenne a été de* 1,879 *livres par soirée* [1]. *Ce chiffre de vingt-huit représentations non interrompues a été rarement atteint par les comédies même le plus en renom de l'époque.*

Or, en 1875, *M. Émile Perrin, administrateur gé-*

1. Ces vingt-huit soirées ont produit une recette totale de 52,615 livres.

néral de la Comédie-Française, voulant remettre au répertoire le chef-d'œuvre de Sedaine, eut l'heureuse pensée de recourir au manuscrit original que possédaient les archives du théâtre. Ce précieux manuscrit est précisément celui sur lequel Sedaine a fait, de sa propre main, les corrections exigées par la censure de 1765, mais de telle manière cependant que le premier texte en est encore parfaitement lisible aujourd'hui, et a pu être par conséquent rétabli dans son intégrité. En effet, Sedaine s'était borné, en portant ses modifications sur ce manuscrit, soit à replier simplement les pages interdites, soit à les raturer faiblement, soit encore à couvrir la feuille primitive d'un papier légèrement collé et sur lequel il écrivit la version nouvelle. En dépliant les premières feuilles, en enlevant avec soin les autres et en lisant au travers des ratures, aujourd'hui bien jaunies, on s'est retrouvé assez facilement en présence du manuscrit original que la censure de l'époque avait proscrit [1].

---

1. C'est ce curieux manuscrit, que nous avons eu entre les mains aux archives de la Comédie-Française, qui portait l'autorisation du censeur, que voici textuellement reproduite :

« J'ai lû par ordre de Monsieur le lieutenant général de « police *le Philosophe sans le sçavoir*, comédie, et je crois « qu'on en peut permettre la représentation.

« A Paris, ce 10 novembre 1765. »

Signé : MARIN.

« Permis de représenter, vu l'approbation, le 13 novembre 1765. »

Signé : DE SARTINE.

Comme il n'y avait plus d'inconvénient à remettre aujourd'hui au théâtre cette belle scène du troisième acte, qui avait tant effarouché la police il y a aujourd'hui près de cent vingt ans, et que d'ailleurs cette scène est très supérieure à celle que Sedaine avait été obligé de lui substituer, M. Perrin décida que la comédie de Sedaine serait, pour la première fois, reprise telle que son auteur l'avait d'abord écrite. Il en résulta aussi, pour d'autres scènes de la pièce, quelques changements d'importance moins grande, mais dont le détail est également intéressant [1]. *D'ailleurs, pour que le lecteur puisse se rendre un compte bien exact des différences qui existent entre la première version de Sedaine, que reproduit la présente édition, et la version antérieurement adoptée, nous allons lui signaler ces différences :*

Acte Ier. — Il contient dans le texte primitif, et par conséquent dans notre réimpression, dix-sept scènes, au lieu de onze qu'il y avait dans la version jusqu'alors admise.

Acte IIe. — Treize scènes au lieu de douze. Les changements relevés dans ces deux actes consistent surtout en jeux de scène.

Acte IIIe. — Il y a ici treize scènes, au lieu de

1. La première représentation de cette reprise du *Philosophe sans le savoir* a eu lieu à la Comédie-Française le 17 septembre 1875.

neuf. C'est l'acte qui avait subi les modifications les plus importantes, notamment dans ses cinq dernières scènes (de VIII à XII).

Acte IVe. — Même nombre de scènes dans les deux versions.

Acte Ve. — Quinze scènes au lieu de douze. Les modifications ont porté surtout sur les scènes IV, VI, VII, XII et XV.

II

Sedaine avait quarante-six ans quand il donna à la Comédie-Française le Philosophe sans le savoir. *C'est l'œuvre la plus considérable de tout son théâtre, son chef-d'œuvre à coup sûr, et même un des quelques chefs-d'œuvre du théâtre du second ordre au XVIIIe siècle. Elle offre au plus haut degré deux qualités particulièrement louables chez tout écrivain : la simplicité et l'intérêt. Cette comédie, qui ne justifie vraiment ce titre que dans ses premières scènes et vers son dénoûment, arrive bientôt, par la seule force et les développements naturels du sujet, aux situations les plus émouvantes et même les plus poignantes ! Œuvre éminemment honnête, elle nous intéresse surtout par le tableau des sentiments nobles et élevés qu'elle met en scène. Cet intérieur du probe et sévère Vanderk, où chacun est vertueux et sage sans emphase et sans recherche, nous offre le touchant tableau d'une famille*

vraiment unie. Vanderk fils, un peu écervelé, jeune, amoureux, contraste heureusement, par sa légèreté apparente, avec la gravité du personnage de son père. Mais comme il tient haut son honneur et quel respect de lui-même et des siens il manifeste à tout moment! Quant à son amour pour Victorine, il est à peine indiqué, mais d'une touche si délicate! C'est plutôt chez cette douce, tendre et inconsciente Victorine que nous en trouvons la trace. Elle ne se rend pas bien compte non plus des sentiments qu'elle éprouve; mais comme elle est troublée à la pensée que le fils Vanderk va se battre! Sedaine d'ailleurs ne paraît donner aucune importance à cet amour naissant des deux jeunes gens, comme s'il s'était réservé de le développer plus tard dans une nouvelle pièce qui eût été la suite de la première.

Cette suite, une femme de génie de notre siècle l'a entreprise. Mme Sand, avec son esprit si perspicace et si ouvert, a pris là le point de départ de sa jolie comédie LE MARIAGE DE VICTORINE, *représentée avec tant de succès au théâtre du Gymnase le 26 novembre 1851, et reprise à la Comédie-Française le 7 mars 1876 avec les artistes qui venaient de jouer dans la même soirée les rôles correspondants du* PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR. *Mme Sand, dans cette pièce charmante, a continué Sedaine avec un grand bonheur, et, à ce propos, elle s'est exprimée en termes excellents, dans la préface de cette même pièce, sur l'auteur du* PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR :

Le mérite de Sedaine, dit-elle, est dans son individualité et non dans sa forme. Je ne vois même pas qu'il ait eu une forme. Sous ce rapport ses ouvrages ne se ressemblent pas entre eux... Ici, le style est simple et naïf; là, il est brillant et recherché. Les différentes pièces de Sedaine sont conduites par des procédés fort divers; il en est qui ne sont pas conduites du tout, je ne dis pas les meilleures, mais les plus saisissantes par l'émotion qu'elles produisent. Le grand mérite, la véritable grandeur de Sedaine n'est donc pas dans la forme, et j'avoue que je ne trouve pas irréprochable celle du *Philosophe sans le savoir,* encore que ce soit la mieux conduite de ses pièces. Mais ce qui est irréprochable, inimitable par conséquent dans Sedaine, c'est la sensibilité profonde et vraie de l'expression, c'est la noblesse vaillante et simple des caractères; on aime les personnages de Sedaine, on les comprend et on y croit. Sous ce rapport, *le Philosophe sans le savoir* est bien véritablement son chef-d'œuvre... Il y a plus que de la fraîcheur, plus que de la naïveté, plus que de l'harmonie dans le tableau de Sedaine : il y a de la véritable grandeur. Où est-elle? Dans la forme? Non, car il n'y a pour ainsi dire pas de forme, comme on l'entend de nos jours. Dans la couleur? Non. La couleur est bonne sans être belle précisément. La grandeur est dans les types... On respire l'honneur, le courage et la générosité dans l'atmo-

sphère de M. Vanderk. On sent que rien de grand et de fort ne sera impossible dans cette famille; et, en présence de ce chaste amour de la petite Victorine pour l'héritier d'un nom et d'une fortune, en présence de cette fierté puritaine du vieux Antoine qui s'efforce d'étouffer l'amour de sa fille, on ne peut pas douter un instant du résultat que Sedaine a laissé prévoir et que j'ai osé montrer [1].

Le style du PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR *est cependant meilleur et surtout plus travaillé, comme bien l'on pense, que celui des premières pièces de Sedaine. Il n'a point toutefois de brillant ni d'élévation; le milieu dans lequel se passe la pièce n'en exigeait guère, il est vrai, et d'ailleurs ces qualités-là manquaient avant toutes les autres à Sedaine. Il écrivait avec son cœur, sa nature, sa bonhomie, puisque ses contemporains l'appelaient le bonhomme Sedaine, et il est arrivé ainsi, avec ces seules qualités, à réussir là où tant d'autres auraient échoué peut-être tout en dépensant plus de talent et surtout plus d'efforts. Il a été supérieur, en cela, à son confrère et ami Diderot, dans ses drames larmoyants, déclamatoires et emphatiques qui ne sauraient être remis aujourd'hui à la scène, et dont* LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR *se*

1. *Théâtre complet de George Sand*, 4 vol. in-18, Michel Lévy, tome II.

distingue si éminemment par son naturel et sa simplicité.

Le naturel et la simplicité!... C'étaient là précisément les qualités maîtresses de Sedaine non pas seulement comme écrivain, mais aussi comme homme privé. Il était encore serviable et bon, et il fut par la suite aussi bon père que bon époux, attaché pardessus tout à la vie de famille, se tenant loin des bruits du monde, au milieu de cette probité touchante et de cet honneur admirable qu'il a si bien mis en scène dans LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR : *aimé des siens comme le chef respecté et vénéré de la famille, estimé aussi de tous ses contemporains non moins pour son talent que pour la haute tenue et le grand désintéressement de toute sa vie. Tous lui ont rendu justice, aucun ne l'a oublié : Grimm dans sa* CORRESPONDANCE, *Diderot dans ses lettres, Grétry dans ses* MÉMOIRES, *La Harpe lui-même, le hargneux La Harpe, dans son* COURS DE LITTÉRATURE.

C'est Grimm qui avait déjà apprécié avec beaucoup de faveur les opéras-comiques de Sedaine, et qui écrit les lignes suivantes sur LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR :

Je ne me souviens pas d'avoir jamais eu au spectacle une émotion plus délicieuse que celle que j'éprouvai à la première représentation de cette charmante pièce. Mon seul regret était de ne la pas voir recommencer tout de suite. Quoique

je ne connusse l'auteur, pas même de vue, je me sentis tout à coup embrasé pour lui de l'amitié la plus vive et la plus tendre. Je l'ai vu depuis ; son air simple, serein et tranquille n'est pas propre à diminuer l'intérêt qu'inspire son ouvrage. Je pense que tout homme qui a le goût du vrai et de l'honnête ne peut penser à M. Sedaine et à sa pièce avec indifférence, et j'ai éprouvé que l'attache qu'on met à son succès peut aller jusqu'à troubler le sommeil [1]. »

C'est Diderot qui s'écrie, au lendemain du PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR : « *O Sedaine, si tu n'étais pas si vieux, je te donnerais ma fille!* » *Il venait de retrouver en effet sur la scène, dans le caractère si noble et si simple de Vanderk, les vertus mêmes qu'il admirait dans Sedaine. Après avoir lu la lettre dans laquelle Grimm rend compte des émotions que lui a fait éprouver la comédie de Sedaine, et que nous venons de citer, il lui adressait le billet suivant :*

Si je savais, mon ami, où trouver Sedaine, j'y courrais pour lui lire votre lettre et vos observations... Mais une chose dont vous ne me parlez pas et qui est pour moi le mérite incroyable de la pièce, ce qui me fait tomber les bras, me décourage, me dispense d'écrire de ma vie, et m'excu-

1. *Correspondance de Grimm,* édition et tome cités.

sera solidement au jugement dernier, c'est ce naturel sans aucun apprêt, c'est l'éloquence la plus vigoureuse, sans l'ombre d'effort ni de rhétorique. Oui, mon ami, oui, voilà le vrai goût, voilà la vérité domestique, voilà la chambre, voilà les actions et les propos des honnêtes gens, voilà la comédie. Ou cela est faux, ou cela est vrai. Si cela est faux, cela est détestable ; si cela est vrai, combien il y a sur nos théâtres de choses détestables et qui passent pour sublimes! J'étais à côté de Cochin et je lui disais : « Il faut que je sois un honnête homme, car je sens vivement tout le mérite de cet ouvrage [1].

Et, reprenant la même idée, Diderot écrit à Mlle Voland une lettre dont le passage suivant est curieux à donner comme confirmation de ce qui précède :

La pièce de Sedaine a été jouée, et jouée avec le succès que j'en attendais. Le premier jour, combat à mort; les honnêtes gens, les artistes et les gens de goût d'un côté; la foule, de l'autre. Ma bonne amie, ne le dites à personne; mais je vous jure que ceux qui prônent à présent le plus haut cet ouvrage n'en sentent pas le mérite. Cela est si exquis, si simple, si vrai! *Piscis hic non est*

1. *Correspondance de Grimm,* édition et tome cités.

omnium. Je suis sûr que Saurin, Helvétius et d'autres ont pitié du public. Mon amie, ou cela est vrai ou cela est faux (je parle de la pièce). Si cela est faux, cela est détestable; mais, si cela est vrai, combien de prétendues belles choses détestables [1] !

Vient ensuite La Harpe qui, parlant aussi des vertus privées de Sedaine, le déclare un homme d'un caractère probe et solide; puis Grétry, qui nous a laissé ce charmant portrait de son meilleur collaborateur, portrait dans lequel il mélange habilement le double éloge qu'il donne au talent éprouvé de l'écrivain et à la touchante sensibilité de l'ami :

Si Sedaine n'est pas le poète qui soigne le plus les vers destinés au chant, les situations qu'il amène sont si impérieuses qu'elles forcent le musicien de s'y attacher pour les rendre. Il dit presque toujours le mot propre et il se croit dispensé de l'embellir par des tours poétiques. Il force donc le musicien à prendre des formes neuves pour rendre ses caractères originaux... Sedaine est un de ces hommes heureusement nés, pour qui la nature n'aurait point de charmes s'ils ne la saisissaient dans tous ses rapports les plus vrais; il n'adopte

1. *Lettres à Mlle Voland*, dans les *Œuvres choisies de Diderot*, de la *Nouvelle Bibliothèque classique* (Librairie des Bibliophiles).

une situation que parce qu'il est sûr qu'elle produira tel effet. Pendant les répétitions, je respecte ses moindres volontés ; s'il tourne une chaise, c'est parce qu'il prévoit que l'actrice, vue de profil, fera l'effet qu'il désire ; mais il a peut-être encore plus senti que raisonné ses sensations. Aussi l'a-t-on vu fondre en larmes à la représentation de la scène de Blondel avec Richard, preuve incontestable que le sentiment le guide dans ses compositions et que la scène, mise en action, le saisit lui-même autant que nous [1].

Il faut signaler encore le cas que faisait de lui un autre contemporain illustre et qui lui a assez survécu pour écrire son ÉLOGE *dans des pages souvent consultées et rappelées, le poète Ducis, qui fut, lui aussi, d'une fermeté de principes et d'une rigidité de conduite qui dépassèrent même celles qu'on put louer en Sedaine. C'est là qu'on retrouve tout entier cet honnête et sympathique écrivain, l'un des plus honorés de son temps pour la droiture et la dignité de son caractère, et qui, en dépit des reproches qu'on peut adresser à son style, demeure, grâce au* PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR, *l'un des maîtres incontestés du théâtre de second ordre au XVIII^e siècle.*

La critique contemporaine a été également favorable à Sedaine. Sainte-Beuve a dit de lui que « s'il

1. *Mémoires de Grétry*. Paris, 1789. Un vol. in-8°.

écrivait comme un maçon [1], *il construisait comme un architecte* ». *Jules Janin lui a aussi consacré quelques pages élogieuses, notamment pour ce qui concerne* LE PHILOSOPHE SANS LE SAVOIR [2].

Dans ce drame, de quoi s'agit-il? de démontrer la nécessité du duel? de déclamer pour ou contre le duel? bien au contraire. Le grand art de ce drame, ce qui est bien rare à cette époque, c'est qu'il n'y a là ni déclamation pour ou contre, ni fausse philanthropie, ni préjugés... c'est un drame sérieux et triste, où il est démontré que dans certaines positions de la vie le duel n'est pas seulement une nécessité, mais parfois un devoir... La pièce de Sedaine, écoutée d'abord avec un étonnement qui tenait de la froideur, fut ensuite écoutée avec admiration, applaudie à outrance ; on eut bientôt senti tout le prix de ces émotions calmes et simples, de ce style honnête et sans détour.

D'ailleurs le bon Sedaine avait, par un singulier hasard, goûté, avant sa mort même, aux douceurs et à la gloire de l'immortalité. En effet, dans les

---

1. Allusion au premier métier de Sedaine, qui, comme son père, fut d'abord maçon, ou au moins apprenti architecte.

2. *Critique dramatique,* tome Ier, dans les *Œuvres diverses de Jules Janin,* publiées par la Librairie des Bibliophiles.

premiers mois de l'année 1797, il tomba malade et sa situation s'aggrava bientôt à ce point qu'un jour le bruit de sa mort se répandit dans Paris. Aussitôt tous les journaux le célébrèrent à l'envi, et il put ainsi assister de son vivant à sa propre apothéose. Puis, lorsqu'on sut qu'il vivait encore, ce fut un nouveau concert de louanges et de satisfaction, qui contrastaient singulièrement avec l'ostracisme dont Sedaine venait d'être l'objet de la part du Directoire, qui ne l'avait pas compris dans la liste des nouveaux membres de l'Institut. Il était donc un peu oublié de la génération nouvelle quand sa mort (17 *mai* 1797) *rappela sur lui l'attention publique. Il fut alors replacé par ses contemporains eux-mêmes au rang honorable où l'a toujours maintenu depuis le jugement de la postérité.*

GEORGES D'HEYLLI.

LE

PHILOSOPHE

SANS LE SAVOIR

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représentée par les comédiens françois ordinaires du roi le 2 décembre 1765.

PERSONNAGES

M. VANDERK Père.
M. VANDERK Fils.
M. D'ESPARVILLE Père, ancien officier.
M. D'ESPARVILLE Fils, officier de cavalerie.
Madame VANDERK.
UNE MARQUISE, sœur de M. Vanderk père.
Mademoiselle SOPHIE VANDERK, fille de M. Vanderk.
UN PRÉSIDENT, futur époux de mademoiselle Vanderk.
ANTOINE, homme de confiance de M. Vanderk.
VICTORINE, fille d'Antoine.
UN DOMESTIQUE de M. d'Esparville.
UN DOMESTIQUE de M. Vanderk fils.
LES DOMESTIQUES de la maison.
LE DOMESTIQUE de la Marquise.

La scène est dans une grande ville de France.

LE

PHILOSOPHE

SANS LE SAVOIR

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un grand cabinet éclairé de bougies ; un secrétaire, sur un des côtés, sur lequel sont des papiers et des cartons.

SCENE PREMIERE

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Quoi ! je vous surprends votre mouchoir à la main, l'air embarrassé, et vous essuyant les yeux, et je ne peux pas savoir pourquoi vous pleurez?

VICTORINE.

Bon, mon papa ! les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer.

ANTOINE.

Je ne me paye pas de cette raison-là.

VICTORINE.

Je venois vous demander...

ANTOINE.

Me demander? Et moi je vous demande ce que vous avez à pleurer, et je vous prie de me le dire.

VICTORINE.

Vous vous moquerez de moi.

ANTOINE.

Il y auroit assurément un grand danger.

VICTORINE.

Si cependant ce que j'ai à dire étoit vrai, vous ne vous en moqueriez certainement pas.

ANTOINE.

Cela peut être.

VICTORINE.

Je suis descendue chez le caissier de la part de Madame.

ANTOINE.

Hé bien?

VICTORINE.

Il y avoit plusieurs messieurs qui attendoient leur tour et qui causoient ensemble. L'un d'eux a dit : « Ils ont mis l'épée à la main; nous sommes sortis, et on les a séparés. »

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai demandé. « Je ne sais m'a dit l'un

de ces messieurs; ce sont deux jeunes gens : l'un est officier dans la cavalerie, et l'autre dans la marine. — Monsieur, l'avez-vous vu? — Oui. — Habit bleu, paremens rouges? — Oui. — Jeune? — Oui, de vingt à vingt-deux ans. — Bien fait? » Ils ont souri; j'ai rougi, et je n'ai osé continuer.

ANTOINE.

Il est vrai que vos questions étoient fort modestes.

VICTORINE.

Mais si c'étoit le fils de Monsieur?

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui d'officier?

VICTORINE.

C'est ce que j'ai pensé.

ANTOINE.

Est-il le seul dans la marine?

VICTORINE.

C'est ce que je me disois.

ANTOINE.

N'y a-t-il que lui de jeune?

VICTORINE.

C'est vrai.

ANTOINE.

Il faut avoir le cœur bien sensible.

VICTORINE.

Ce qui me feroit croire encore que ce n'est pas lui, c'est que ce monsieur a dit que l'officier de marine avoit commencé la querelle.

ANTOINE.

Et cependant vous pleuriez.

VICTORINE.

Oui, je pleurois.

ANTOINE.

Il faut bien aimer quelqu'un pour s'alarmer si aisément.

VICTORINE.

Eh! mon papa! après vous, qui voulez-vous donc que j'aime plus? Comment! c'est le fils de la maison; feue ma mère l'a nourri; c'est mon frère de lait, c'est le frère de ma jeune maîtresse, et vous-même vous l'aimez bien.

ANTOINE.

Je ne vous le défends pas; mais soyez raisonnable.

VICTORINE.

Ah! cela me faisoit de la peine.

ANTOINE.

Allez, vous êtes folle.

VICTORINE.

Je le souhaite. Mais si vous alliez vous informer?

ANTOINE.

Et où dit-on que la querelle a commencé?

VICTORINE.

Dans un café.

ANTOINE.

Il n'y va jamais.

VICTORINE.

Peut-être, par hazard. Ah! si j'étois homme, j'irois.

ANTOINE.

Il va rentrer à l'instant. Et comment s'informer dans une grande ville...

SCENE II

ANTOINE, VICTORINE,
UN DOMESTIQUE DE M. D'ESPARVILLE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur?

ANTOINE.

Que voulez-vous?

LE DOMESTIQUE.

C'est une lettre pour remettre à M. Vanderk.

ANTOINE.

Vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette moi-même : mon maître me l'a ordonné.

ANTOINE.

Monsieur n'est pas ici, et, quand il y seroit, vous prenez bien mal votre temps : il est tard.

LE DOMESTIQUE.

Il n'est pas neuf heures.

ANTOINE.

Oui, mais c'est ce soir même les accords de sa fille. Si ce n'est qu'une lettre d'affaires, je suis son homme de confiance, et vous pouvez me la laisser.

LE DOMESTIQUE.

Il faut que je la remette en main propre.

ANTOINE.

En ce cas, passez au magasin, et attendez : je vous ferai avertir.

LE DOMESTIQUE.

Par là?

ANTOINE.

Oui, à gauche! à gauche!! à gauche!!!

SCENE III

ANTOINE, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur n'est donc pas rentré?

ANTOINE.

Non, il est retourné chez le notaire.

VICTORINE.

Madame m'envoie vous demander... Ah! je voudrois que vous vissiez Mademoiselle avec ses habits de noces : on vient de les essayer. Les bou-

cles d'oreilles, le collier, la rivière de diamans! ils sont beaux! il y en a un gros comme cela; et Mademoiselle, ah! comme elle est charmante! Le cher amoureux est en extase. Il est là, il la mange des yeux. On lui a mis du rouge et une mouche ici : vous ne la reconnoîtriez pas.

ANTOINE.

Sitôt qu'elle a une mouche ici!...

VICTORINE.

Madame m'a dit : « Va demander à ton père si Monsieur est revenu, s'il n'est pas en affaire et si on peut lui parler. » Je vais vous dire, mais vous n'en parlerez pas. Mademoiselle va se faire annoncer comme une dame de condition, sous un autre nom, et je suis sûre que Monsieur y sera trompé.

ANTOINE.

Certainement, un père ne reconnoîtra pas sa fille.

VICTORINE.

Non, il ne la reconnoîtra pas, j'en suis sûre. Quand il arrivera, vous nous avertirez : il y aura de quoi rire. Cependant il n'a pas coutume de rentrer si tard.

ANTOINE.

Qui?

VICTORINE.

Son fils.

ANTOINE.

Tu y penses encore?

VICTORINE.

Je m'en vais : vous nous avertirez. Ah! voilà Monsieur. (*Elle sort.*)

SCENE IV

VANDERK PÈRE, ANTOINE, DEUX HOMMES *portant de l'argent dans des hottes.*

VANDERK PÈRE, *se retournant, dit aux porteurs, qu'il aperçoit.*

Allez à ma caisse, descendez trois marches, et montez-en cinq, au bout du corridor. (*Les hommes sortent.*)

ANTOINE.

Je vais les y mener.

VANDERK PÈRE.

Non, reste. Les notaires ne finissent point. (*Il pose son épée et son chapeau; il ouvre un secrétaire.*) Au reste, ils ont raison : nous ne voyons que le présent, et ils voient l'avenir. Mon fils est-il rentré?

ANTOINE.

Non, Monsieur. Voici les rouleaux de vingt-cinq louis que j'ai pris à la caisse.

VANDERK PÈRE, *assis au bureau à gauche.*

Gardes-en un. Oh çà, mon pauvre Antoine, tu vas demain avoir bien de l'embarras.

ANTOINE.

N'en ayez pas plus que moi.

VANDERK PÈRE.

J'en aurai ma part.

ANTOINE.

Pourquoi? Reposez-vous sur moi.

VANDERK PÈRE.

Tu ne peux pas tout faire.

ANTOINE.

Je me charge de tout. Imaginez-vous n'être qu'invité. Vous aurez bien assez d'occupation de recevoir votre monde.

VANDERK PÈRE.

Tu auras un tas de domestiques étrangers : c'est ce qui m'effraye, surtout ceux de ma sœur.

ANTOINE.

Je le sais.

VANDERK PÈRE.

Je ne veux pas de débauche.

ANTOINE.

Il n'y en aura pas.

VANDERK PÈRE.

Que la table des commis soit servie comme la mienne.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

VANDERK PÈRE.

J'irai y faire un tour.

ANTOINE.

Je le leur dirai.

VANDERK PÈRE.

J'y veux recevoir leur santé et boire à la leur.

ANTOINE.

Ils en seront charmés.

VANDERK PÈRE.

La table des domestiques sans profusion du côté du vin.

ANTOINE.

Sans doute.

VANDERK PÈRE.

Un demi-louis à chacun comme présent de noces. Si tu n'as pas assez de ce que je t'ai donné, avance-le.

ANTOINE.

Bon.

VANDERK PÈRE.

Je crois que voilà tout... Les magasins fermés... Que personne n'y entre passé dix heures... Que quelqu'un reste dans les bureaux et ferme la porte en dedans.

ANTOINE.

Ma fille y restera. (*Victorine paroît au fond.*)

VANDERK PÈRE.

Non : il faut que ta fille soit près de sa bonne amie. J'ai entendu parler de quelques fusées, de quelques pétards. Mon fils veut brûler ses manchettes.

ANTOINE.

C'est peu de chose.

VANDERK PÈRE.

Aie toujours soin que les réservoirs soient pleins d'eau.

SCENE V

LES MÊMES, VICTORINE.

Victorine entre et parle à son père à l'oreille.

ANTOINE, *à sa fille.*

Oui. (*Elle sort.*)

SCENE VI

VANDERK PÈRE, ANTOINE.

ANTOINE.

Monsieur, vous sentez-vous capable d'un grand secret?

VANDERK PÈRE.

Encore quelques fusées, quelques violons!

ANTOINE.

C'est bien autre chose... Une demoiselle qui a pour vous la plus grande tendresse.

VANDERK PÈRE.

Ma fille?

ANTOINE.

Juste. Elle vous demande un tête-à-tête.

VANDERK PÈRE.

Sais-tu pourquoi?

ANTOINE.

Elle vient d'essayer ses diamans, sa robe de noce; on lui a mis du rouge et une mouche ici. Madame et elle pensent que vous ne la reconnoîtrez pas. La voici.

SCENE VII

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE DE M. VANDERK.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, madame la marquise de Vanderville.

VANDERK PÈRE, *se levant.*

Faites entrer. (*On ouvre les deux battans.*)

SCENE VIII

VANDERK PÈRE, ANTOINE, MADEMOISELLE SOPHIE VANDERK, *annoncée sous le nom de madame de Vanderville.*

SOPHIE, *faisant de profondes révérences.*

Mon... Monsieur...

VANDERK PÈRE.

Madame... (*Au domestique.*) Avancez un fauteuil. (*Ils s'asseyent. — A Antoine.*) Elle n'est pas mal. (*A Sophie.*) Puis-je savoir de Madame ce qui me procure l'honneur de la voir?

SOPHIE, *tremblante.*

C'est que... Mon... Monsieur, j'ai... j'ai un papier à vous remettre.

VANDERK PÈRE.

Si Madame veut bien me le confier. (*Pendant qu'elle cherche, il regarde Antoine.*)

ANTOINE.

Ah! Monsieur! qu'elle est belle comme cela!

SOPHIE.

Le voici. (*M. Vanderk se lève pour prendre le papier.*) Ah! Monsieur! pourquoi vous déranger? (*A part.*) Je suis toute interdite.

VANDERK PÈRE.

Cela suffit. C'est trente louis. Ah! rien de mieux, et je vais... (*Pendant qu'il va à son secrétaire, Sophie fait signe à Antoine de ne rien dire.*) Ce billet est excellent... Il vous est venu par la Hollande?

SOPHIE.

Non... oui.

VANDERK PÈRE.

Vous avez raison, Madame... Voici la somme.

SOPHIE.

Monsieur, je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

VANDERK PÈRE.

Madame ne compte pas?

SOPHIE.

Ah! mon cher... Non... Monsieur, vous êtes un si honnête homme... que... la réputation... la renommée dont... vous jouissez...

SCENE IX

LES MÊMES, MADAME VANDERK, LE GENDRE, *du fond.*

SOPHIE.

Ah! maman, mon cher père s'est moqué de moi!

VANDERK PÈRE.

Comment! c'est vous, ma fille?

SOPHIE.

Ah! vous m'aviez reconnue.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Comment la trouvez-vous?

VANDERK PÈRE.

Fort bien.

SOPHIE.

Vous ne m'avez seulement pas regardée. Je ne suis pas une trompeuse, et voici votre argent, que vous donnez avec tant de confiance à la première personne.

VANDERK PÈRE.

Garde-le, ma fille; je ne veux pas que dans toute ta vie tu puisses te reprocher une fausseté, même en badinant. Ton billet, je le tiens pour bon. Garde les trente louis.

SOPHIE.

Ah! mon cher père!

VANDERK PÈRE.

Vous aurez des présens à faire demain.

SCENE X

LES MÊMES, LE GENDRE.

VANDERK PÈRE.

Vous allez, Monsieur, épouser une jolie personne. Se faire annoncer sous un faux nom, se servir d'un faux seing pour tromper son père, tout cela n'est qu'un badinage pour elle.

LE GENDRE.

Ah! Monsieur, vous avez à punir deux coupables. Je suis complice, et voici la main qui a signé.

VANDERK PÈRE, *prenant la main de sa fille et celle de son futur.*

Voilà comme je la punis.

LE GENDRE.

Comment récompensez-vous donc?

MADAME VANDERK, *faisant un signe à Sophie.*

Ma fille !

SOPHIE, *au futur.*

Permettez-moi, Monsieur, de vous prier...

LE GENDRE.

Commandez.

SOPHIE.

Devinez ce que je veux dire.

MADAME VANDERK, *à son mari.*

Votre fille est dans un grand embarras.

VANDERK PÈRE.

Quel est-il?

LE GENDRE, *à Sophie.*

Je voudrois bien vous deviner... Ah ! c'est de vous laisser?

SOPHIE.

Oui. (*Le gendre sort du fond, et Antoine de droite.*)

SCENE XI

MONSIEUR ET MADAME VANDERK, SOPHIE.

MADAME VANDERK.

Notre fille se marie demain; elle nous quitte; elle voudroit vous demander...

VANDERK PÈRE.

Ah! Madame!

MADAME VANDERK.

Ma fille!

SOPHIE.

Ma mère! Ah! mon cher père! je... (*Se disposant à se mettre à genoux : son père la retient.*)

VANDERK PÈRE.

Ma fille, épargne à ta mère et à moi l'attendrissement d'un pareil moment. Toutes nos actions, jusqu'à présent, ne tendent qu'à attirer sur toi et sur ton frère toutes les faveurs du Ciel. Ne perds jamais de vue, ma fille, que la bonne conduite des père et mère est la bénédiction des enfans.

SOPHIE.

Ah! si jamais je l'oublie...

SCENE XII

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

Le voilà! le voilà!

MADAME VANDERK.

Qui? qui donc?

VICTORINE.

Monsieur votre fils.

MADAME VANDERK.

Je vous assure, Victorine, que plus vous avancez en âge, et plus vous extravaguez.

VICTORINE.

Madame?

MADAME VANDERK.

Premièrement, vous entrez ici sans qu'on vous appelle.

VICTORINE.

Mais, Madame...

MADAME VANDERK.

A-t-on coutume d'annoncer mon fils?

SOPHIE.

En vérité, ma bonne amie, vous êtes bien folle.

VICTORINE.

C'est que le voilà.

SCENE XIII

LES MÊMES, VANDERK FILS.

SOPHIE.

Ah! nous allons voir. (*Vanderk fils fait de grandes révérences à sa sœur, qu'il ne reconnoît pas.*) Ah! mon frère ne me reconnoît pas.

VANDERK FILS.

Eh! c'est ma sœur! Oh! elle est charmante.

MADAME VANDERK.

Tu la trouves donc bien ?

VANDERK FILS.

Oui, ma mère.

SCENE XIV

LES MÊMES, LE GENDRE.

LE GENDRE, *bas à Sophie.*

M'est-il permis d'approcher? (*Au père.*) Les notaires sont arrivés. (*Il veut donner la main à Sophie; elle indique sa mère en souriant. Il s'aperçoit de sa méprise.*)

SOPHIE.

A ma mère!

LE GENDRE.

Ah!... (*Le gendre donne la main à la mère, et sort.*)

SCENE XV

VANDERK FILS, SOPHIE, VICTORINE.

SOPHIE.

Vous me trouvez donc bien?

VANDERK FILS.

Très bien.

SOPHIE.

Et moi, mon frère, je trouve fort mal de ce qu'un jour comme celui-ci vous êtes revenu si tard. Demandez à Victorine.

VANDERK FILS.

Mais quelle heure donc?

SOPHIE, *lui présentant une montre.*

Tenez, regardez.

VANDERK FILS.

Il est vrai qu'il est un peu tard. (*En considérant la montre.*) Je crois qu'elle avance. Elle est jolie. (*Il veut la rendre.*) Très-jolie!

SOPHIE.

Non, mon frère; je veux que vous la gardiez comme un reproche éternel de ce que vous vous êtes fait attendre.

VANDERK FILS.

Et moi je l'accepte de bon cœur. Puissé-je, à chaque fois que j'y regarderai, me féliciter de vous savoir heureuse!

SCENE XVI

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *à Sophie.*

Mademoiselle, on vous attend.

SOPHIE.

Ne venez-vous pas, mon frère?

VANDERK FILS.

Oui, j'y vais tout à l'heure; je vous suis... (*Sophie sort.*)

SCENE XVII

VANDERK FILS, VICTORINE.

VICTORINE.

Vous m'avez bien inquiétée. Une dispute dans un café!

VANDERK FILS.

Est-ce que mon père sait cela?

VICTORINE.

Est-ce que cela est vrai?

VANDERK FILS.

Non, non, Victorine, non. (*Il entre dans le salon.*)

VICTORINE, *s'en allant d'un autre côté.*

Ah ! que cela m'inquiète !

ACTE II

SCENE PREMIERE

ANTOINE,
LE DOMESTIQUE de M. d'Esparville.

ANTOINE.

Ou diable étiez-vous donc?

LE DOMESTIQUE.

J'étois dans le magasin.

ANTOINE.

Qui vous y avoit envoyé?

LE DOMESTIQUE.

Vous.

ANTOINE.

Et que faisiez-vous là?

LE DOMESTIQUE.

Je dormois.

ANTOINE.

Vous dormiez! Il faut qu'il y ait plus de trois heures.

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien. Hé bien! votre maître est-il rentré?

ANTOINE.

Bon! on a soupé depuis.

LE DOMESTIQUE.

Enfin, puis-je lui remettre ma lettre?

ANTOINE.

Attendez.

SCENE II

LES MÊMES, VANDERK FILS.

LE DOMESTIQUE, *voyant entrer Vanderk fils.*

N'est-ce pas là lui?

ANTOINE.

Non, non, restez. Parbleu! vous êtes un drôle d'homme de rester dans ce magasin pendant trois heures!

LE DOMESTIQUE.

Ma foi, j'y aurois passé la nuit si la faim ne m'avoit pas réveillé.

ANTOINE.

Venez, venez. (*Ils sortent.*)

SCENE III

VANDERK FILS, *seul.*

Quelle fatalité! Je ne voulois pas sortir; il sembloit que j'avois un pressentiment. N'importe! Un commerçant...! un commerçant... c'est l'état de mon père, au fait, et je ne souffrirai jamais qu'on l'avilisse. J'aurai tort tant qu'on voudra, mais... Ah! mon père! mon père! un jour de noce! Je vois toutes ses inquiétudes, toute sa douleur, le désespoir de ma mère, ma sœur, cette pauvre Victorine, Antoine, toute une famille. Ah! dieux! que ne donnerois-je pas pour reculer d'un jour, reculer... (*Le père entre et le regarde.*) Non, certes, je ne reculerai pas. Ah! dieux! (*Il aperçoit son père, il prend un air gai.*)

SCENE IV

VANDERK PÈRE, VANDERK FILS.

VANDERK PÈRE.

Hé! mais, mon fils, quelle pétulance! quels mouvemens! Que signifie...

VANDERK FILS.

Je déclamois, je... faisois le héros.

VANDERK PÈRE.

Représenteriez-vous demain quelque pièce de théâtre, une tragédie?

VANDERK FILS.

Non, non, mon père.

VANDERK PÈRE.

Faites, si cela vous amuse; mais il faudroit quelques précautions. Dites-le-moi, et, s'il ne faut pas que je le sache, je ne le saurai pas.

VANDERK FILS.

Je vous suis obligé, mon père; je vous le dirois.

VANDERK PÈRE.

Si vous me trompez, prenez-y garde : je ferai cabale.

VANDERK FILS.

Je ne crains pas cela; mais, mon père, on vient de lire le contrat de mariage de ma sœur. Nous l'avons tous signé. Quel nom avez-vous donc pris, et quel nom m'avez-vous fait prendre?

VANDERK PÈRE.

Le vôtre.

VANDERK FILS.

Le mien! Est-ce que celui que je porte...

VANDERK PÈRE.

Ce n'est qu'un surnom.

VANDERK FILS.

Vous vous êtes titré de chevalier, d'ancien baron de Savières, de Clavières...

VANDERK PÈRE.

Je le suis.

VANDERK FILS.

Vous êtes donc gentilhomme?

VANDERK PÈRE.

Oui.

VANDERK FILS.

Oui?

VANDERK PÈRE.

Vous doutez de ce que je dis?

VANDERK FILS.

Non, mon père; mais est-il possible?

VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible que je sois gentilhomme?

VANDERK FILS.

Je ne dis pas cela; mais est-il possible, fussiez-vous le plus pauvre des nobles, que vous ayez pris un état?

VANDERK PÈRE.

Mon fils, lorsqu'un homme entre dans le monde, il est le jouet des circonstances.

VANDERK FILS.

En est-il d'assez fortes pour nous faire descendre du rang le plus distingué au rang...

VANDERK PÈRE.

Achevez... au rang le plus bas.

VANDERK FILS.

Je ne voulois pas dire cela.

VANDERK PÈRE.

Écoutez... Le compte le plus rigide qu'un père

doive à son fils est celui de l'honneur qu'il a reçu de ses ancêtres. Asseyez-vous. (*Le père s'assied; le fils prend un siège et ne s'assied pas.*) J'ai été élevé par votre bisaïeul : mon père fut tué fort jeune à la tête de son régiment. Si vous étiez moins raisonnable, je ne vous confierois pas l'histoire de ma jeunesse, et la voici. (*Le fils s'assied.*) Votre mère, fille d'un gentilhomme voisin, a été ma seule et unique passion. Dans l'âge où l'on ne choisit pas, j'ai eu le bonheur de bien choisir. Un jeune officier, venu en quartier d'hiver dans la province, trouva mauvais qu'un enfant de seize ans (c'étoit mon âge), attirât les attentions d'un autre enfant (votre mère n'avoit pas quinze ans); il me traita avec hauteur... Je ne le supportai pas, nous nous battîmes.

VANDERK FILS.

Vous vous battîtes?

VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils.

VANDERK FILS.

Au pistolet?

VANDERK PÈRE.

Non, à l'épée. Je fus forcé de quitter la province. Votre mère me jura une constance qu'elle a eue toute sa vie. Je m'embarquai. Un bon Hollandois, propriétaire du bâtiment sur lequel j'étois, me prit en affection. Nous fûmes attaqués, et je lui fus utile (c'est là que j'ai connu Antoine). Le bon marchand m'associa à son commerce; il m'of-

frit sa nièce et sa fortune. Je lui dis mes engagemens : il m'approuve, il part, il obtient le consentement des parens de votre mère, il me l'amène avec sa nourrice (c'est cette bonne vieille qui est ici). Nous nous marions. Le bon Hollandois mourut dans mes bras. Je pris, à sa prière, et son nom et son commerce. Le Ciel a béni ma fortune; je ne peux pas être plus heureux : je suis estimé; voici votre sœur bien établie; votre beau-frère remplit avec honneur une des premières places dans la robe. Pour vous, mon fils, vous serez digne de moi et de vos aïeux; j'ai déjà remis dans notre famille tous les biens que la nécessité de servir le prince avoit fait sortir des mains de nos ancêtres : ils seront à vous, ces biens (*ils se lèvent*), et, si vous pensez que j'aie fait par le commerce une tache à leur nom, c'est à vous de l'effacer; mais, dans un siècle aussi éclairé que celui-ci, ce qui peut procurer la noblesse n'est pas capable de l'ôter.

VANDERK FILS.

Ah! mon père, je ne le pense pas; mais le préjugé est malheureusement si fort...

VANDERK PÈRE.

Le préjugé! Un tel préjugé n'est rien aux yeux de la raison.

VANDERK FILS.

Cela n'empêche pas que le commerce ne soit vu comme un état...

VANDERK PÈRE.

Quel état, mon fils, que celui d'un homme qui

d'un trait de plume se fait obéir d'un bout de l'univers à l'autre ! Son nom, son seing, n'a pas besoin, comme la monnoie d'un souverain, que la valeur du métal serve de caution à l'empreinte : sa personne a tout fait ; il a signé, cela suffit.

VANDERK FILS.

J'en conviens ; mais...

VANDERK PÈRE.

Ce n'est pas un peuple, ce n'est pas une seule nation qu'il sert ; il les sert toutes, et en est servi : c'est l'homme de l'univers.

VANDERK FILS.

Cela peut être vrai ; mais enfin, en lui-même, qu'a-t-il de respectable ?

VANDERK PÈRE.

De respectable ! Ce qui légitime dans un gentilhomme les droits de la naissance, ce qui fait la base de ses titres : la droiture, l'honneur, la probité.

VANDERK FILS.

Votre seule conduite, mon père.

VANDERK PÈRE.

Quelques particuliers audacieux font armer les rois : la guerre s'allume, tout s'embrase, l'Europe est divisée ; mais ce négociant anglois, hollandois, russe ou chinois, n'en est pas moins l'ami de mon cœur : nous sommes sur la terre autant de fils qui lient ensemble les nations et les ramènent à la paix par la nécessité du commerce. Voilà, mon fils, ce qu'est un honnête négociant.

VANDERK FILS.

Et le gentilhomme donc? et le militaire?

VANDERK PÈRE.

Je ne connois que deux états au-dessus du commerçant, en supposant qu'il y ait des différences entre ceux qui font le mieux qu'ils peuvent dans le rang où le Ciel les a placés; je ne connois que deux états : le magistrat qui fait parler les lois, et le soldat qui défend la patrie.

VANDERK FILS.

Je suis donc gentilhomme?

VANDERK PÈRE.

Oui, mon fils : il est peu de bonnes maisons auxquelles vous ne teniez et qui ne tiennent à vous.

VANDERK FILS.

Pourquoi donc me l'avoir caché?

VANDERK PÈRE.

Par une prudence peut-être inutile : j'ai craint que l'orgueil d'un grand nom ne devînt le germe de vos vertus; j'ai désiré que vous les tinssiez de vous-même. Je vous ai épargné jusqu'à cet instant les réflexions que vous venez de faire, réflexions qui, dans un âge moins avancé, se seroient produites avec plus d'amertume.

VANDERK FILS.

Je ne crois pas que jamais...

SCENE V

LES MÊMES, ANTOINE, LE DOMESTIQUE DE M. D'ESPARVILLE.

VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce?

ANTOINE.

C'est un domestique; il y a, Monsieur, plus de trois heures qu'il est là.

VANDERK PÈRE.

Pourquoi faire attendre? pourquoi ne pas faire parler? Son temps peut être précieux; son maître peut avoir besoin de lui.

ANTOINE.

Je l'ai oublié; on a soupé, il s'est endormi.

LE DOMESTIQUE.

Je me suis endormi. Ma foi, on est las... las... Où diable est-elle à présent? Cette chienne de lettre me fera damner aujourd'hui.

VANDERK PÈRE.

Donnez-vous patience.

LE DOMESTIQUE.

Ah! la voilà! (*Pendant que le père lit, le domestique bâille et le fils rêve.*)

VANDERK PÈRE, *devant son bureau.*

Vous direz à votre maître... Qu'est-il, votre maître?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur d'Esparville.

VANDERK PÈRE.

J'entends; mais quel est son état?

LE DOMESTIQUE.

Il n'y a pas longtemps que je suis à lui; mais il a servi.

VANDERK PÈRE.

Servi?

LE DOMESTIQUE.

Oui, c'est un ancien officier, un officier distingué même...

VANDERK PÈRE.

Dites à votre maître, dites à M. d'Esparville que demain, entre trois et quatre heures après midi, je l'attends ici.

LE DOMESTIQUE.

Oui.

VANDERK PÈRE.

Dites, je vous en prie, que je suis bien fâché de ne pouvoir lui donner une heure plus prompte, que je suis dans l'embarras.

LE DOMESTIQUE.

Oh! je sais, je sais... La noce de mademoiselle votre fille; oh! je sais, je sais... (*Il tourne du côté du magasin.*)

ANTOINE.

Eh bien! où allez-vous? Encore dormir? (*Ils sortent.*)

SCENE VI

VANDERK PÈRE, VANDERK FILS.

VANDERK FILS.

Mon père, je vous prie de pardonner à mes réflexions.

VANDERK PÈRE, *assis au bureau.*

Il vaut mieux les dire que les taire.

VANDERK FILS.

Peut-être avec trop de vivacité.

VANDERK PÈRE.

C'est de votre âge... Vous allez voir ici une femme qui a bien plus de vivacité que vous sur cet article. Quiconque n'est pas militaire n'est rien.

VANDERK FILS.

Qui donc?

VANDERK PÈRE.

Votre tante, ma propre sœur; elle devroit être arrivée. C'est en vain que je l'ai établie honorablement; elle est veuve à présent et sans enfans; elle jouit de tous les revenus des biens que je vous ai achetés; je l'ai comblée de tout ce que j'ai cru devoir satisfaire ses vœux : cependant elle ne me

pardonnera jamais l'état que j'ai pris, et, lorsque mes dons ne profanent pas ses mains, le nom de frère profaneroit ses lèvres. Elle est cependant la meilleure de toutes les femmes; mais voilà comme un préjugé étouffe les sentimens de la nature et de la reconnoissance.

VANDERK FILS.

Moi, mon père, à votre place, je ne lui pardonnerois jamais.

VANDERK PÈRE.

Pourquoi? Elle est ainsi, mon fils : c'est une foiblesse en elle; c'est de l'honneur mal entendu, mais c'est toujours de l'honneur.

VANDERK FILS.

Vous ne m'aviez jamais parlé de cette tante.

VANDERK PÈRE, *se levant.*

Ce silence entroit dans mon système à votre égard. Elle vit dans le fond du Berry; elle n'y soutient qu'avec trop de hauteur le nom de nos ancêtres, et l'idée de noblesse est si forte en elle que je ne lui aurois pas persuadé de venir au mariage de votre sœur si je ne lui avois écrit qu'elle épouse un homme de qualité; encore a-t-elle mis des conditions singulières.

VANDERK FILS.

Des conditions!

VANDERK PÈRE.

« Mon cher frère, m'écrit-elle, j'irai; mais ne « seroit-il pas mieux que je ne passasse que pour « une parente éloignée de votre femme, pour une

« protectrice de la famille? » Elle appuie cela de tous les mauvais raisonnemens qui... J'entends une voiture.

VANDERK FILS.

Je vais voir.

SCENE VII

LES MÊMES,
MADAME VANDERK, SOPHIE,
LE GENDRE, VICTORINE.

MADAME VANDERK.

Voici, je crois, ma belle-sœur.

VANDERK PÈRE.

Il faut voir.

SOPHIE.

Voici ma tante.

VANDERK PÈRE.

Restez ici, je vais au-devant d'elle.

LE GENDRE.

Vous accompagnerai-je?

VANDERK PÈRE.

Non, restez. Victorine, éclairez-moi. (*Victorine prend un flambeau et passe devant.*)

SCENE VIII

MADAME VANDERK
VANDERK FILS, SOPHIE, LE GENDRE.

LE GENDRE.

Hé bien! mon cher frère, vous avez aujourd'hui un petit air sérieux?

VANDERK FILS.

Non, je vous assure.

LE GENDRE.

Pensez-vous que votre sœur ne sera pas heureuse avec moi?

VANDERK FILS.

Je ne doute pas qu'elle ne le soit.

SOPHIE, *à sa mère.*

L'appellerai-je ma tante?

MADAME VANDERK.

Gardez-vous-en bien! Laissez-moi parler.

SCENE IX

LES MÊMES, VANDERK Père, VICTORINE, LA TANTE, UN LAQUAIS de la tante, *en veste, une ceinture de soie, botté, un fouet sur l'épaule, portant la queue de sa maîtresse.*

La Tante.

Ah! j'ai les yeux éblouis! Écartez ces flambeaux! Point d'ordre sur les routes, je devrois être ici il y a deux heures. Soyez de condition, n'en soyez pas, une duchesse, une financière, c'est égal; des chevaux terribles, mes femmes ont eu des peurs! (*A son laquais.*) Laissez ma robe, vous. Ah! c'est madame Vanderk! (*Madame Vanderk avance, la salue et met de la hauteur.*)

Madame Vanderk.

Madame, voici ma fille que j'ai l'honneur de vous présenter. (*La tante fait une révérence protégeante et n'embrasse pas.*)

La Tante, *à M. Vanderk père.*

Quel est ce monsieur noir et ce jeune homme?

Vanderk père.

C'est mon gendre futur.

La Tante, *regardant le fils.*

Il ne faut que des yeux pour juger qu'il est d'un sang noble.

VANDERK PÈRE.

Ne trouvez-vous pas qu'il a quelque chose du grand-père?

LA TANTE.

Mais oui, le front. Il est sans doute avancé dans le service?

VANDERK PÈRE.

Non, il est trop jeune.

LA TANTE.

Il a sans doute un régiment?

VANDERK PÈRE.

Non.

LA TANTE.

Pourquoi donc?

VANDERK PÈRE.

Lorsque, par ses services, il aura mérité la faveur de la cour, je suis tout prêt.

LA TANTE.

Vous avez eu vos raisons : il est fort bien; votre fille l'aime sans doute?

VANDERK PÈRE.

Oui, ils s'aiment beaucoup.

LA TANTE.

Mais je me serois très peu embarrassée de cet amour-là, et j'aurois voulu que mon gendre eût eu un rang avant de lui donner ma fille.

VANDERK PÈRE.

Il est président.

LA TANTE.

Président! Pourquoi porte-t-il l'épée?

VANDERK PÈRE.

Qui? Voici mon gendre futur!

LA TANTE.

Cela! Monsieur est donc de robe?

LE GENDRE.

Oui, Madame, et je m'en fais honneur.

LA TANTE.

Monsieur, il y a dans la robe des personnes qui tiennent à ce qu'il y a de mieux.

LE GENDRE.

Et qui le sont, Madame.

LA TANTE, *à son frère.*

Vous ne m'aviez pas écrit que c'étoit un homme de robe. (*Au gendre.*) Je vous fais, Monsieur, mon compliment; je suis charmée de vous voir uni à une famille...

LE GENDRE.

Madame...

LA TANTE.

A une famille à laquelle je prends le plus vif intérêt.

LE GENDRE.

Madame...

LA TANTE.

Mademoiselle a dans toute sa personne un air, une grâce, une modestie, un sérieux... Elle sera dignement madame la présidente. (*Regardant le fils.*) Et ce jeune monsieur?

VANDERK PÈRE.

C'est mon fils.

LA TANTE.

Votre fils! votre fils! Vous ne me le dites pas! vous ne me le dites pas!... C'est mon neveu! Ah! il est charmant! il est charmant! Embrassez-moi, mon cher enfant. Ah! vous avez raison, c'est tout le portrait du grand-père; il m'a saisie : ses yeux, son front, l'air noble. Ah! mon frère! ah! Monsieur, je veux l'emmener, je veux le faire connoître dans la province; je le présenterai. Ah! il est charmant!

MADAME VANDERK.

Madame, voulez-vous passer dans votre appartement?

VANDERK PÈRE.

On va vous servir.

LA TANTE.

Ah! mon lit, mon lit et un bouillon. Ah! il est charmant! Je le retiens demain pour me donner la main. Bonsoir, mon cher neveu, bonsoir. Ah! il est charmant! (*Ils sortent.*)

SCENE X

VANDERK FILS, VICTORINE.

VANDERK FILS.

Ma chère tante est assez folle, à ce qu'il me paroît.

VICTORINE.

C'est madame votre tante?

VANDERK FILS.

Oui, sœur de mon père.

VICTORINE.

Ses domestiques font un train! Elle en a quatre, cinq, sans compter les femmes. Ils sont d'une arrogance! Madame la marquise par-ci, madame la marquise par-là; elle veut ceci, elle entend cela. Il semble que tout soit à eux.

VANDERK FILS.

Je m'en doute bien.

VICTORINE.

Vous ne la suivez pas, votre chère tante?

VANDERK FILS.

J'y vais. Bonsoir, Victorine.

VICTORINE.

Attendez donc.

VANDERK FILS.

Que veux-tu?

VICTORINE.

Voyons donc votre nouvelle montre.

VANDERK FILS.

Tu ne l'as pas vue?

VICTORINE.

Que je la voie encore! Ah! elle est belle! des diamans! à répétition! Il est onze heures sept, huit, neuf, dix minutes, onze heures dix minutes. Demain, à pareille heure... Voulez-vous que je vous dise tout ce que vous ferez demain?

VANDERK FILS.

Ce que je ferai?

VICTORINE.

Oui... Vous vous lèverez à sept, disons à huit heures; vous descendrez à dix; vous donnerez la main à la mariée; on reviendra à deux heures; on dînera, on jouera; ensuite votre feu d'artifice... Pourvu encore que vous ne soyez pas blessé!

VANDERK FILS.

Blessé? Qu'importe!

VICTORINE.

Il ne faut pas l'être.

VANDERK FILS.

Bon!...

VICTORINE.

Je parie que voilà tout ce que vous ferez demain.

VANDERK FILS.

Tu serois bien étonnée si je ne faisois rien de tout cela.

VICTORINE.

Que ferez-vous donc?

VANDERK FILS.

Au reste, tu peux avoir raison.

VICTORINE.

C'est joli, une montre à répétition! Lorsqu'on se réveille, on sonne l'heure. Je crois que je me réveillerois tout exprès.

VANDERK FILS.

Hé bien! je veux qu'elle passe la nuit dans ta chambre pour savoir si tu te réveilleras.

VICTORINE.

Oh! non.

VANDERK FILS.

Je t'en prie.

VICTORINE.

Si on le savoit, on se moqueroit de moi.

VANDERK FILS.

Qui le dira? Tu me la rendras demain au matin.

VICTORINE.

Vous pouvez en être sûr; mais... et vous?

VANDERK FILS.

N'ai-je pas ma pendule? Et tu me la rendras?

VICTORINE.

Sans doute.

VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

A qui donc?

VANDERK FILS.

Qu'à moi.

VICTORINE.

Hé! mais, sans doute.

VANDERK FILS.

Bonsoir, Victorine. Adieu, bonsoir. Qu'à moi... qu'à moi! (*Il sort.*)

SCENE XI

VICTORINE, *seule.*

Qu'à moi! qu'à moi! Que veut-il dire? Il a quelque chose d'extraordinaire aujourd'hui : ce n'est pas sa gaieté, ce n'est pas son air franc; il rêvoit... Si c'étoit... Non...

SCENE XII

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE, *à sa fille.*

On vous appelle, on vous sonne depuis une heure! (*Victorine sort.*)

SCENE XIII

ANTOINE, *seul.*

Quatre ou cinq misérables laquais de condition donnent plus de peine dans une maison que quarante personnes. Nous verrons demain : ce sera un beau bruit! Je n'oublie rien? Non. (*Il souffle les bougies et ferme les volets.*) Je vais me coucher.

SCENE XIV

ANTOINE, UN DOMESTIQUE
DE M. VANDERK.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Antoine?

ANTOINE.

Quoi?

LE DOMESTIQUE.

Monsieur dit qu'avant de vous coucher vous montiez chez lui par le petit escalier.

ANTOINE.

Oui, j'y vais.

LE DOMESTIQUE.

Bonsoir, monsieur Antoine.

ANTOINE.

Bonsoir, bonsoir.

ACTE III

SCENE PREMIERE

VANDERK FILS ET SON DOMESTIQUE *entrent en tâtonnant avec précaution. Il fait ouvrir le volet fermé le soir par Antoine, pour faire voir qu'il est un peu jour. Il regarde partout. Il doit être en redingote et en bottines.*

SCENE II

VANDERK FILS, SON DOMESTIQUE.
(*Il est botté ainsi que son maître.*)

VANDERK FILS.

CHAMPAGNE, va ouvrir le volet. Hé bien! les clés?

LE DOMESTIQUE.

J'ai cherché partout, sur la fenêtre, derrière la porte; j'ai tâté le long de la barre de fer, je n'ai rien trouvé; enfin j'ai réveillé le portier.

VANDERK FILS.

Hé bien?

LE DOMESTIQUE.

Il dit que M. Antoine les a.

VANDERK FILS.

Hé! pourquoi Antoine a-t-il pris ces clés?

LE DOMESTIQUE.

Je n'en sais rien.

VANDERK FILS.

A-t-il coutume de les prendre?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas demandé : voulez-vous que j'y aille?

VANDERK FILS.

Non... Et nos chevaux?

LE DOMESTIQUE.

Ils sont dans la cour.

VANDERK FILS.

Tiens, mets ces pistolets à l'arçon, et n'y touche pas. As-tu entendu du bruit dans la maison?

LE DOMESTIQUE.

Non. Tout le monde dort : j'ai cependant vu de la lumière.

VANDERK FILS.

Où?

LE DOMESTIQUE.

Au troisième.

VANDERK FILS.

Au troisième?

LE DOMESTIQUE.

Ah! c'est dans la chambre de mademoiselle Victorine; mais c'est sa lampe.

VANDERK FILS.

Victorine!... Va-t'en.

LE DOMESTIQUE.

Où irai-je?

VANDERK FILS.

Descends dans la cour, écoute, cache les chevaux sous la remise à gauche, près du carrosse de ma mère. Point de bruit surtout : il ne faut réveiller personne.

SCENE III

VANDERK FILS, *seul.*

Pourquoi Antoine a-t-il pris ces clés? Que vais-je faire? C'est de le réveiller. Je lui dirai : « Je veux sortir... J'ai des emplettes... J'ai quelques affaires... » Frappons. Antoine?... Je n'entends rien... Antoine? (*Prêt à frapper, il suspend le coup.*) Il va me faire cent questions : « Vous sortez de bonne heure! Quelle affaire avez-vous donc? Vous sortez à cheval : attendez le jour. — Je ne veux pas attendre, moi. Donnez-moi les clés. » (*Il frappe.*) Antoine?

SCENE IV

VANDERK Fils; ANTOINE, *dans sa chambre.*

ANTOINE.

Qui est là?

VANDERK FILS.

Il a répondu. Antoine?

ANTOINE.

Qui peut frapper si matin?

VANDERK FILS.

Moi.

ANTOINE.

Ah! Monsieur, j'y vais.

SCENE V

VANDERK Fils, *seul.*

Il se lève... Rien de moins extraordinaire : j'ai affaire, moi; je sors; je vais à deux pas; quand j'irois plus loin... « Mais vous êtes en bottes? mais ce cheval? mais ce domestique? — Hé bien, je vais à deux lieues d'ici; mon père m'a dit de lui faire

une commission. » Comme l'esprit va chercher bien loin les raisons les plus simples! Ah! je ne sais pas mentir.

SCENE VI

VANDERK FILS; ANTOINE, *son col à la main.*

ANTOINE.

Comment, Monsieur, c'est vous?

VANDERK FILS.

Oui, donne-moi vite les clés de la porte cochère.

ANTOINE.

Les clés?

VANDERK FILS.

Oui.

ANTOINE.

Les clés? mais le portier doit les avoir.

VANDERK FILS.

Il dit que vous les avez.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai : hier au soir, je ne m'en ressouvenois pas. Mais, à propos, monsieur votre père les a.

VANDERK FILS.

Mon père! Et pourquoi les a-t-il?

ANTOINE.

Demandez-le-lui; je n'en sais rien.

VANDERK FILS.

Il ne les a pas ordinairement.

ANTOINE.

Mais vous sortez de bonne heure?

VANDERK FILS.

Il faut qu'il ait eu quelques raisons pour prendre les clés.

ANTOINE.

Peut-être quelque domestique : ce mariage... Il a appréhendé l'embarras des fêtes... des aubades... Il veut se lever le premier. Enfin, que sais-je?

VANDERK FILS.

Hé bien, mon pauvre Antoine, rends-moi le plus grand... rends-moi un petit service : entre tout doucement, je t'en prie, dans l'appartement de mon père; il aura mis les clés sur quelque table, sur quelque chaise : apporte-les-moi. Prends garde de le réveiller; je serois au désespoir si j'étois la cause que son sommeil fût troublé.

ANTOINE.

Que n'y allez-vous vous-même?

VANDERK FILS.

S'il t'entend, tu lui donneras mieux une raison que moi.

ANTOINE.

J'y vais : ne sortez pas, ne sortez pas.

VANDERK FILS.

Où veux-tu que j'aille? je n'ai point de clés.

ANTOINE.

Ah! c'est vrai. (*Il sort.*)

SCENE VII

VANDERK Fils, *seul.*

J'aurois bien cru qu'il m'auroit fait plus de questions; Antoine est un bon homme... Il se sera bien imaginé... Ah! mon père, mon père!... Il dort... Il ne sait pas... Ce cabinet, cette maison, tout ce qui frappe mes yeux m'est plus cher : quitter cela pour toujours ou pour longtemps, cela fait une peine... Ah! le voilà. Ciel! c'est mon père!

SCENE VIII

VANDERK Père, *en robe de chambre;*
VANDERK Fils.

VANDERK FILS.

Ah! mon père, ah! que je suis fâché! C'est la faute d'Antoine : je le lui avois dit; mais il aura fait du bruit, il vous aura réveillé.

VANDERK PÈRE.

Non, je l'étois.

VANDERK FILS.

Vous l'étiez! et sans doute que...

VANDERK PÈRE.

Vous ne me dites pas bonjour?

VANDERK FILS.

Mon père, je vous demande pardon; je vous souhaite bien le bonjour. Comment avez-vous passé la nuit? votre santé...

VANDERK PÈRE.

Vous sortez de bonne heure.

VANDERK FILS.

Oui : je voulois...

VANDERK PÈRE.

Il y a des chevaux dans la cour.

VANDERK FILS.

C'est pour moi; c'est le mien et celui de mon domestique.

VANDERK PÈRE.

Eh! où allez-vous si matin?

VANDERK FILS.

Une fantaisie d'exercice; je voulois faire le tour des remparts : une idée.... un caprice qui m'a pris tout d'un coup ce matin.

VANDERK PÈRE.

Dès hier vous aviez dit qu'on tînt vos chevaux prêts. Victorine l'a su de quelqu'un, d'un homme de l'écurie, et vous aviez l'idée de sortir.

VANDERK FILS.

Non, pas absolument.

VANDERK PÈRE.

Non, mon fils, vous avez quelque dessein.

VANDERK FILS.

Quel dessein voudriez-vous que j'eusse?

VANDERK PÈRE.

C'est moi qui vous le demande.

VANDERK FILS.

Je vous assure, mon père...

VANDERK PÈRE.

Mon fils, jusqu'à cet instant, je n'ai connu en vous ni détours ni mensonges. Si ce que vous me dites est vrai, répétez-le-moi, et je vous croirai... Si ce sont quelques raisons, quelques folies de votre âge, de ces niaiseries qu'un père peut soupçonner, mais ne doit jamais savoir, quelque peine que cela me fasse, je n'exige pas une confidence dont nous rougirions l'un et l'autre. Voici les clés, sortez... (*Le fils tend la main et les prend.*) Mais, mon fils, si cela pouvoit intéresser votre repos et le mien, et celui de votre mère?

VANDERK FILS.

Ah! mon père!

VANDERK PÈRE.

Il n'est pas possible qu'il y ait rien de déshonorant dans ce que vous allez faire.

VANDERK FILS.

Ah! bien plutôt...!

VANDERK PÈRE.

Achevez.

VANDERK FILS.

Que me demandez-vous? Ah! mon père! vous me l'avez dit hier : vous avez été insulté; vous étiez jeune, vous vous êtes battu; vous le feriez encore. Ah! que je suis malheureux! je sens que je je vais faire le malheur de votre vie. Non... jamais... Quelle leçon!... Vous pouvez m'en croire, si la fatalité...

VANDERK PÈRE.

Insulté... battu... le malheur de ma vie! Mon fils, causons ensemble, et ne voyez en moi qu'un ami.

VANDERK FILS.

S'il étoit possible que j'exigeasse de vous un serment... promettez-moi que, quelque chose que je vous dise, votre bonté ne me détournera pas de ce que je dois faire.

VANDERK PÈRE.

Si cela est juste.

VANDERK FILS.

Juste ou non.

VANDERK PÈRE.

Ou non?

VANDERK FILS.

Ne vous alarmez pas. Hier au soir j'ai eu quelque altercation, une dispute avec un officier de cavalerie. Nous sommes sortis, on nous a séparés... Parole aujourd'hui.

VANDERK PÈRE, *en s'appuyant sur le dos d'une chaise.*

Ah! mon fils!

VANDERK FILS.

Voilà ce que je craignois.

VANDERK PÈRE, *avec fermeté.*

Je suis bien loin de vous détourner de ce que vous avez à faire. (*Douloureusement.*) Vous êtes militaire, et, quand on a pris un engagement vis-à-vis du public, on doit le tenir, quoi qu'il en coûte à la raison et même à la nature.

VANDERK FILS.

Je n'ai pas besoin d'exhortations.

VANDERK PÈRE.

Je le crois; et puis-je savoir de vous un détail plus étendu de votre querelle et de ce qui l'a causée, enfin de tout ce qui s'est passé?

VANDERK FILS.

Ah! comme j'ai fait ce que j'ai pu pour éviter votre présence!

VANDERK PÈRE.

Vous fait-elle du chagrin?

VANDERK FILS.

Ah! jamais, jamais je n'ai eu tant besoin d'un ami, et surtout de vous.

VANDERK PÈRE.

Enfin vous avez eu dispute?

VANDERK FILS.

L'histoire n'est pas longue : la pluie qui est survenue hier m'a forcé d'entrer dans un café; j'y

jouois une partie d'échecs : j'entends à quelques pas de moi quelqu'un qui parloit avec chaleur; il racontoit je ne sais quoi de son père, d'un marchand, d'un escompte de billets; mais je suis certain d'avoir entendu très-distinctement : « Oui... tous ces négocians, tous ces commerçans, sont des fripons, sont des misérables. » Je me suis retourné, je l'ai regardé. Lui, sans nul égard, sans nulle attention, a répété le même discours. Je me suis levé, je lui ai dit à l'oreille qu'il n'y avoit qu'un malhonnête homme qui pût tenir de pareils propos. Nous sommes sortis; on nous a séparés.

VANDERK PÈRE.

Vous me permettrez de vous dire...

VANDERK FILS.

Ah! je sais, mon père, tous les reproches que vous pouvez me faire : cet officier pouvoit être dans un instant d'humeur; ce qu'il disoit pouvoit ne pas me regarder : lorsqu'on dit tout le monde, on ne dit personne; peut-être même ne faisoit-il que raconter ce qu'on lui avoit dit; et voilà mon chagrin, voilà mon tourment. Mon retour sur moi-même a fait mon supplice : il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort. Je crois cependant qu'il l'a dit parce que j'étois présent.

VANDERK PÈRE.

Vous le désirez : vous connoît-il?

VANDERK FILS.

Je ne le connois pas.

VANDERK PÈRE.

Et vous cherchez querelle! Je n'ai rien à vous prescrire.

VANDERK FILS.

Mon père, soyez tranquille.

VANDERK PÈRE.

Ah! mon fils! pourquoi n'avez-vous pas pensé que vous aviez un père? Je pense si souvent que j'ai un fils!

VANDERK FILS.

C'est parce que j'y pensois.

VANDERK PÈRE.

Eh! dans quelle incertitude, dans quelle peine jettiez-vous aujourd'hui votre mère et moi?

VANDERK FILS.

J'y avois pourvu.

VANDERK PÈRE.

Comment?

VANDERK FILS.

J'avois laissé sur ma table une lettre adressée à vous : Victorine vous l'auroit donnée.

VANDERK PÈRE.

Est-ce que vous vous êtes confié à Victorine?

VANDERK FILS.

Non, mais elle devoit reporter quelque chose sur ma table, et elle l'auroit vue.

VANDERK PÈRE.

Et quelles précautions aviez-vous prises contre la juste rigueur des lois?

VANDERK FILS.

La fuite.

VANDERK PÈRE.

Remontez à votre appartement; apportez-moi cette lettre; je vais écrire pour votre sûreté, si le Ciel vous conserve. Ah! peut-on l'implorer pour un meurtre, et peut-être pour deux!

VANDERK FILS.

Que je suis malheureux!

VANDERK PÈRE.

Passez dans la chambre de votre mère... Dites-lui... Non, il vaut mieux qu'il y ait quelques heures de plus qu'elle ne vous ait vu. Ah! Ciel! (*Vanderk fils sort.*)

SCENE IX

VANDERK PÈRE.

Infortuné! comme on doit peu compter sur le bonheur présent! Je me suis couché le plus tranquille, le plus heureux des pères, et me voilà... (*Il se met à son secrétaire, et il écrit.*) Antoine... je ne puis avoir trop de confiance... (*Antoine entre.*) Ah! pourvu que je le revoie! (*Il écrit.*) Si son sang couloit pour son roi ou pour sa patrie! Mais...

SCENE X

VANDERK Père, ANTOINE.

ANTOINE.

Que voulez-vous?

VANDERK PÈRE.

Ce que je veux! Ah! qu'il vive!

ANTOINE.

Monsieur?

VANDERK PÈRE.

Je ne t'ai pas entendu entrer.

ANTOINE.

Vous m'avez appelé.

VANDERK PÈRE.

Antoine, je connois ta discrétion, ton affection pour moi et pour mon fils; il sort pour se battre.

ANTOINE.

Se battre! Contre qui? Je vais...

VANDERK PÈRE.

Cela est inutile.

ANTOINE.

Tout le quartier va le défendre : je vais réveiller...

VANDERK PÈRE.

Non, ce n'est pas...

ANTOINE.

Vous me tueriez plutôt que de...

VANDERK PÈRE.

Tais-toi, il est encore ici. Le voici; laisse-nous.
(*Antoine traverse et sort à droite.*)

SCENE XI

VANDERK PÈRE, VANDERK FILS.

VANDERK FILS, *une lettre à la main.*

Je vais vous la lire.

VANDERK PÈRE.

Non, donnez. Et quelle est votre marche? le lieu? l'instant?

VANDERK FILS.

Je n'ai voulu sortir d'aussi bonne heure que pour ne pas manquer à ma parole. J'ai redouté l'embarras d'aujourd'hui et de me trouver engagé de façon à ne pouvoir m'échapper. Ah! comme j'aurois voulu retarder d'un jour!

VANDERK PÈRE.

Eh bien?

VANDERK FILS.

Sur les trois heures après midi, nous nous rencontrerons derrière les petits remparts.

VANDERK PÈRE.

Et, d'ici à trois heures, ne pouviez-vous rester?

VANDERK FILS.

Ah! mon père, imaginez...

VANDERK PÈRE.

Vous avez raison, je n'y pensois pas. Tenez, voici des lettres pour Calais et pour l'Angleterre. Vous aurez des relais : puissiez-vous en avoir besoin!

VANDERK FILS.

Mon père!

VANDERK PÈRE.

Ah! mon fils!... On commence à remuer dan la maison; adieu.

VANDERK FILS.

Adieu, mon père; embrassez pour moi... (*Son père le repousse avec tendresse et ne l'embrasse pas. Le fils fait quelques pas pour sortir; il se retourne et tend les bras à son père, qui lui fait signe de partir.*)

SCENE XII

VANDERK PÈRE.

Ah! mon fils, fouler aux pieds la raison, la nature et les lois! Préjugé funeste! abus cruel du point d'honneur! tu ne pouvois avoir pris naissance que dans les temps les plus barbares; tu ne

pouvois subsister qu'au milieu d'une nation vaine et pleine d'elle-même, qu'au milieu d'un peuple dont chaque particulier compte sa personne pour tout, et sa patrie et sa famille pour rien. Et vous, lois sages, mais insuffisantes, vous avez désiré mettre un frein à l'honneur; vous avez ennobli l'échafaud; votre sévérité n'a servi qu'à froisser le cœur d'un honnête homme entre l'infamie et le supplice. Ah! mon fils!

SCENE XIII

VANDERK Père, ANTOINE.

ANTOINE.

Vous l'avez laissé partir?

VANDERK PÈRE.

Que rien ne transpire ici!

ANTOINE.

Il est déjà jour chez Madame, et s'il alloit monter chez elle!

VANDERK PÈRE.

Il est parti... Viens, suis-moi, je vais m'habiller.

ACTE IV

SCENE PREMIERE

VICTORINE, *seule.*

JE le cherche partout : qu'est-il devenu ? Cela me passe. Il ne sera jamais prêt. Il n'est pas habillé. Ah ! que je suis fâchée de m'être embarrassée de sa montre ! Je l'ai vu toute la nuit qui me disoit : « Qu'à moi, qu'à moi, qu'à moi ! » Il est sorti de bien bonne heure, et à cheval ; mais si c'étoit cette dispute, et s'il étoit vrai qu'il fût allé... Ah ! j'ai un pressentiment. Mais que risqué-je d'en parler ? J'en vais parler à Monsieur. Je parierois que c'est ce domestique qui s'est endormi hier au soir : il avoit une mauvaise physionomie, il lui aura donné un rendez-vous. Ah !

SCENE II

VANDERK Père, VICTORINE.

VICTORINE.

Monsieur, on est bien inquiet. Madame la marquise dit : « Mon neveu est-il habillé? Qu'on l'avertisse. Est-il prêt? Pourquoi ne l'ai-je pas vu? pourquoi ne vient-il pas? »

VANDERK PÈRE.

Mon fils?

VICTORINE.

Oui, Monsieur, je l'ai demandé, je l'ai fait chercher : je ne sais s'il est sorti ou s'il n'est pas sorti; mais je ne l'ai pas trouvé.

VANDERK PÈRE.

Il est sorti.

VICTORINE.

Vous savez donc, Monsieur, qu'il est dehors?

VANDERK PÈRE.

Oui, je le sais. Voyez si tout le monde est prêt : pour moi, je le suis. Où est votre père?

VICTORINE *fait un pas et revient.*

Avez-vous vu, Monsieur, hier, un domestique qui vouloit parler à vous ou à monsieur votre fils?

VANDERK PÈRE.

Un domestique? C'étoit à moi : j'ai donné pa-

role à son maître aujourd'hui; vous faites bien de m'en faire ressouvenir.

VICTORINE, *à part.*

Il faut que ce ne soit pas cela. Tant mieux, puisque Monsieur sait où il est.

VANDERK PÈRE.

Voyez donc où est votre père.

VICTORINE.

J'y cours.

SCENE III

VANDERK PÈRE, *seul.*

Au milieu de la joie la plus légitime... Antoine ne vient point... Je voyois devant moi toutes les misères humaines... Je m'y tenois préparé. La mort même... Mais ceci... Eh! que dire?... Ah! Ciel!...

SCENE IV

LA TANTE, VANDERK PÈRE.

VANDERK PÈRE, *ayant repris un air serein.*

Hé bien, ma sœur, puis-je enfin me livrer au plaisir de vous revoir?

LA TANTE.

Mon frère, je suis très en colère; vous gronderez après, si vous voulez.

VANDERK PÈRE.

J'ai tout lieu d'être fâché contre vous.

LA TANTE.

Et moi contre votre fils.

VANDERK PÈRE.

J'ai cru que les droits du sang n'admettoient point de ces ménagemens, et qu'un frère...

LA TANTE.

Et moi, qu'une sœur comme moi mérite de certains égards.

VANDERK PÈRE.

Quoi! vous auroit-on manqué en quelque chose?

LA TANTE.

Oui, sans doute.

VANDERK PÈRE.

Qui?

LA TANTE.

Votre fils.

VANDERK PÈRE.

Mon fils? Eh! quand peut-il vous avoir désobligée?

LA TANTE.

A l'instant.

VANDERK PÈRE.

A l'instant?...

LA TANTE.

Oui, mon frère, à l'instant : il est bien singulier

que mon neveu, qui doit me donner la main aujourd'hui, ne soit pas ici, et qu'il sorte!

VANDERK PÈRE.

Il est sorti pour une affaire indispensable.

LA TANTE.

Indispensable, indispensable! Votre sang-froid me tue. Il faut me le trouver mort ou vif : c'est lui qui me donne la main.

VANDERK PÈRE.

Je compte vous la donner s'il le faut.

LA TANTE.

Vous? Au reste, je le veux bien : vous me ferez honneur. Oh! çà, mon frère, parlons raison : il n'y a point de choses que je n'aie imaginées pour mon neveu, quoiqu'il soit malhonnête à lui d'être sorti. Il y a près de mon château, ou plutôt près du vôtre, et je vous en rends grâces, il y a un certain fief qui a été enlevé à la famille en 1574; mais il n'est pas rachetable.

VANDERK PÈRE.

Soit.

LA TANTE.

C'est un abus, mais c'est fâcheux.

VANDERK PÈRE.

Cela peut être. Allons rejoindre...

LA TANTE.

Nous avons le temps. Il faut repeindre les vitraux de la chapelle. Cela vous étonne?

VANDERK PÈRE.

Nous parlerons de cela.

LA TANTE.

C'est que les armoiries sont écartelées d'Aragon, et que le lambel...

VANDERK PÈRE.

Ma sœur, vous ne partez pas aujourd'hui?

LA TANTE.

Non, je vous assure.

VANDERK PÈRE.

Hé bien! nous en parlerons demain.

LA TANTE.

C'est que cette nuit j'ai arrangé pour votre fils, j'ai arrangé des choses étonnantes : il est aimable! Nous avons dans la province la plus riche héritière : c'est une Cramont-Ballière de la Tour d'Agon. Vous savez ce que c'est; elle est même parente de votre femme. Votre fils l'épouse, j'en fais mon affaire; vous ne paroîtrez pas, vous : je le propose, je le marie; il ira à l'armée, et moi je reste avec sa femme, avec ma nièce, et j'élève ses enfans.

VANDERK PÈRE.

Eh! ma sœur!

LA TANTE.

Ce sont les vôtres, mon frère.

VANDERK PÈRE.

Entrons dans le salon; sans doute on nous y attend.

SCENE V

LES MÊMES, ANTOINE.

VANDERK PÈRE, *à Antoine, qui entre.*

Antoine, reste ici!

LA TANTE, *en s'en allant.*

Je vois qu'il est heureux, mais très-heureux, pour mon neveu, que je sois venue ici. Vous, mon frère, vous avez perdu toute idée de noblesse et de grandeur; le commerce rétrécit l'âme, mon frère. Ce cher enfant! ce cher enfant! mais c'est que je l'aime de tout mon cœur.

SCENE VI

ANTOINE, *seul.*

Oui, ma résolution est prise : comment! peut-être un misérable, un drôle...

SCENE VII

ANTOINE, VICTORINE.

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu demandes?

VICTORINE.

J'entrois...

ANTOINE.

Je n'aime pas tout cela, toujours sur mes talons; c'est bien étonnant : la curiosité, la curiosité! Mademoiselle, voilà peut-être le dernier conseil que je vous donnerai de ma vie; mais la curiosité dans une jeune personne ne peut que la tourner à mal.

VICTORINE.

Hé! mais, je venois vous dire...

ANTOINE.

Va-t'en, va-t'en; écoute : sois sage et vis toujours honnêtement, et tu ne pourras jamais manquer.

VICTORINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

SCENE VIII

LES MÊMES, VANDERK PÈRE.

VANDERK PÈRE.

Sortez, Victorine; laissez-nous et fermez la porte.

SCENE IX

VANDERK PÈRE, ANTOINE.

VANDERK PÈRE.

Avez-vous dit au chirurgien de ne pas s'éloigner?

ANTOINE.

Non.

VANDERK PÈRE.

Non?

ANTOINE.

Non, non...

VANDERK PÈRE.

Pourquoi?

ANTOINE.

Pourquoi? C'est que monsieur votre fils ne se battra pas.

VANDERK PÈRE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ANTOINE.

Monsieur, monsieur, un gentilhomme, un militaire, un diable, fût-ce un capitaine de vaisseau du roi, c'est ce qu'on voudra; mais il ne se battra pas, vous dis-je : ce ne peut être qu'un malhonnête homme, un assassin; il lui a cherché querelle; il croit le tuer : il ne le tuera pas.

VANDERK PÈRE.

Antoine!

ANTOINE.

Non, Monsieur, il ne le tuera pas, j'y ai regardé... Je sais par où il doit venir : je l'attendrai, je l'attaquerai, il m'attaquera; je le tuerai, ou il me tuera. S'il me tue, il sera plus embarrassé que moi; si je le tue, Monsieur, je vous recommande ma fille. Au reste, je n'ai pas besoin de vous la recommander.

VANDERK PÈRE.

Antoine, ce que vous dites est inutile, et jamais...

ANTOINE.

Vos pistolets, vos pistolets! Vous m'avez vu, vous m'avez vu sur ce vaisseau, il y a longtemps. Qu'importe, morbleu! en fait de valeur, il ne faut qu'être homme et des armes.

VANDERK PÈRE.

Hé! mais, Antoine?

ANTOINE.

Monsieur! ah! mon cher maître! un jeune homme d'une si belle espérance! Ma fille me l'avoit dit, et l'embarras d'aujourd'hui, et la noce, et tout ce monde : à l'instant même... les clés du magasin! je les emportois. (*Il remet les clés à M. Vanderk.*) Ah! j'en deviendrai fou! ah! dieux!

VANDERK PÈRE.

Il me brise le cœur. Écoutez-moi, Antoine; je vous dis de m'écouter.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

VANDERK PÈRE.

Croyez-vous que je n'aime pas mon fils plus que vous ne l'aimez?

ANTOINE.

Et c'est à cause de cela! vous en mourrez.

VANDERK PÈRE.

Non.

ANTOINE.

Ah! Ciel!

VANDERK PÈRE.

Antoine, vous manquez de raison, je ne vous conçois pas aujourd'hui : écoutez-moi.

ANTOINE.

Monsieur!

VANDERK PÈRE.

Écoutez-moi, vous dis-je; rappelez toute votre présence d'esprit, j'en ai besoin; écoutez avec attention ce que je vais vous confier : on peut venir

TAYLOR INST. OXFORD

à l'instant, et je ne pourrois plus vous parler... Crois-tu, mon pauvre Antoine, crois-tu, mon vieux camarade, que je sois insensible? N'est-ce pas mon fils? n'est-ce pas lui l'avenir, le bonheur de ma vieillesse? Et ma femme... Ah! quel chagrin! sa santé foible! Mais c'est sans remède : le préjugé qui afflige notre nation rend son malheur inévitable.

ANTOINE.

Eh! ne pouviez-vous accommoder cette affaire?

VANDERK PÈRE.

L'accommoder! Et si mon fils eût hésité, s'il eût molli, si cette cruelle affaire s'étoit accommodée, combien s'en préparoit-il dans l'avenir! Il n'est point de demi-brave, il n'est point de petit homme qui ne cherchât à le tâter; il lui faudroit dix affaires heureuses pour faire oublier celle-ci. Elle est affreuse dans tous ses points, car il a tort.

ANTOINE.

Il a tort?

VANDERK PÈRE.

Une étourderie!

ANTOINE.

Une étourderie?

VANDERK PÈRE.

Oui. Mais ne perdons pas de temps en vaines discussions. Antoine?

ANTOINE.

Monsieur!

VANDERK PÈRE.

Exécutez de point en point ce que je vais vous dire.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

VANDERK PÈRE.

Ne passez mes ordres en aucune manière; songez qu'il y va de l'honneur de mon fils et du mien : c'est vous dire tout. Je ne peux me confier qu'à vous, et je me fie à votre âge, à votre expérience, et, je peux dire, à votre amitié. Rendez-vous au lieu où ils doivent se rencontrer, derrière les petits remparts; déguisez-vous de façon à n'être pas reconnu; tenez-vous-en le plus loin que vous pourrez; ne soyez, s'il est possible, reconnu en aucune manière. Si mon fils a le bonheur cruel de renverser son adversaire, montrez-vous alors; il sera agité, il sera égaré, il verra mal : voyez pour lui, portez sur lui toute votre attention; veillez à sa fuite, donnez-lui votre cheval, faites ce qu'il vous dira, faites ce que la prudence vous conseillera. Lui parti, portez sur-le-champ tous vos soins à son adversaire : s'il respire encore, emparez-vous de ses derniers momens, donnez-lui tous les secours qu'exige l'humanité, expiez autant qu'il est en vous le crime auquel je participe, puisque... puisque... Cruel honheur!... Mais, Antoine, si le Ciel me punit autant que je dois l'être, s'il dispose de mon fils, je suis père, et je crains mes premiers mouvemens; je suis père, et cette fête, cette noce...

ma femme... sa santé... moi-même... alors tu accourras; mais, comme ta présence m'en diroit trop, aie cette attention, écoute bien, aie-la pour moi, je t'en supplie : tu frapperas trois coups à la porte de la cour basse, trois coups distinctement, et tu te rendras ici, dedans ce cabinet; tu ne parleras à personne; mes chevaux seront mis, nous y courrons.

ANTOINE.

Mais, Monsieur...

VANDERK PÈRE.

Voici quelqu'un : eh! c'est sa mère!

SCENE X

LES MÊMES, MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

Ah! mon cher ami, tout le monde est prêt. Voici vos gants, Antoine. Hé! comme te voilà fait! Tu aurois bien dû te mettre en noir, te faire beau, le jour du mariage de ma fille. Je ne te pardonne pas cela.

ANTOINE.

C'est que... Madame... je vais en affaire. Oui, oui... Madame.

VANDERK PÈRE.

Allez, allez, Antoine ; faites ce que je vous ai dit...

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

VANDERK PÈRE.

N'oubliez rien.

ANTOINE.

Oui, Monsieur.

MADAME VANDERK.

Antoine ?

ANTOINE.

Madame ?

MADAME VANDERK.

Ah ! si tu trouves mon fils, je t'en prie, dis-lui qu'il ne tarde pas.

ANTOINE.

Oui, Madame.

VANDERK PÈRE.

Allez, Antoine, allez. (*Antoine et M. Vanderk se regardent. Antoine sort.*)

SCENE XI

VANDERK PÈRE, MADAME VANDERK.

MADAME VANDERK.

Antoine a l'air bien effarouché !

VANDERK PÈRE.

Tout ceci l'occupe et le dérange.

MADAME VANDERK.

Ah ! mon ami, faites-moi compliment : il y a plus de deux ans que je ne me suis si bien portée... Ma fille... mon gendre, toute cette famille est si respectable, si honnête! La bonne robe est sage comme les lois ! Mais, mon ami, j'ai un reproche à vous faire, et votre sœur a raison : vous donnez aujourd'hui de l'occupation à votre fils, vous l'envoyez je ne sais en quel endroit ; au reste, vous le savez : il faut cependant que ce soit très-loin, car je suis sûre qu'il ne s'est point amusé, et, lorsqu'il va revenir, il ne pourra nous rejoindre. Victorine a dit à ma fille qu'il n'étoit pas habillé et qu'il étoit monté à cheval.

VANDERK PÈRE, *lui prenant la main affectueusement.*

Laissez-moi respirer, et permettez-moi de ne penser qu'à votre satisfaction ; votre santé me fait le plus grand plaisir : nous avons tellement besoin de nos forces, l'adversité est si près de nous, la plus grande félicité est si peu stable, si peu... Ne faisons point attendre : on doit nous trouver de moins dans la compagnie. La voici.

SCENE XII

LES MÊMES, SOPHIE, LE GENDRE, LA TANTE *dans le fond.*

VANDERK PÈRE.

Allons, belle jeunesse ! Madame, nous avons été ainsi. Puissiez-vous, mes enfans, voir un pareil jour (*à part*) et plus beau que celui-ci !

NOTA. *Le rideau ne baisse que lorsque Victorine est remontée au centre du théâtre.*

ACTE V

SCENE PREMIERE

VICTORINE, *se retournant vers la coulisse, d'où elle sort.*

Monsieur Antoine, monsieur Antoine, monsieur Antoine! Le maître d'hôtel, les gens, les commis, tout le monde demande monsieur Antoine. Il faut que j'aie la peine de tout. Mon père est bien étonnant : je le cherche partout, je ne le trouve nulle part. Jamais ici il n'y a eu tant de monde, et jamais... Eh! quoi?... hein?... Antoine, Antoine! Hé bien, qu'ils appellent. Cette cérémonie que je croyois si gaie, grand Dieu! comme elle est triste! Mais lui, ne s'être pas trouvé au mariage de sa sœur! et, d'un autre côté... aussi mon père, avec ses raisons : « Sois sage, sois sage, et tu ne pourras jamais manquer... » Où est-il allé? Je...

SCENE II

D'ESPARVILLE PÈRE, VICTORINE.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, puis-je entrer?

VICTORINE.

Monsieur, vous êtes sans doute de la noce. Entrez dans le salon.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Je n'en suis pas, Mademoiselle, je n'en suis pas.

VICTORINE.

Ah! Monsieur, si vous n'en êtes pas, pour quelle raison...

D'ESPARVILLE PÈRE.

Je viens pour parler à M. Vanderk.

VICTORINE.

Lequel?

D'ESPARVILLE PÈRE.

Mais le négociant. Est-ce qu'il y a deux négocians de ce nom-là? C'est celui qui demeure ici.

VICTORINE.

Ah! Monsieur, quel embarras! Je vous assure que je ne sais comment Monsieur pourra vous parler au milieu de tout ceci, et même on seroit à table si on n'attendoit pas quelqu'un qui se fait bien attendre.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Mademoiselle, M. Vanderk m'a donné parole ici aujourd'hui à cette heure.

VICTORINE.

Il ne savoit donc pas l'embarras...

D'ESPARVILLLE PÈRE.

Il ne savoit pas, il ne savoit pas! C'est hier au soir qu'il me l'a fait dire.

VICTORINE.

J'y vais donc, si je peux l'aborder : car il répond à l'un, il répond à l'autre. Je dirai... Qu'est-ce que je dirai?

D'ESPARVILLE PÈRE.

Dites que c'est quelqu'un qui voudroit lui parler, que c'est quelqu'un à qui il a donné parole à cette heure-ci, sur une lettre qu'il en a reçue. Ajoutez que... Non... dites-lui seulement cela.

VICTORINE.

J'y vais... Quelqu'un!... Mais, Monsieur, permettez-moi de vous demander votre nom.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Il le sait bien peu. Dites, au reste, que c'est M. D'Esparville, que c'est le maître d'un domestique...

VICTORINE.

Ah! je sais, un homme qui avoit un visage... qui avoit un air... hier au soir. J'y vais, j'y vais.

SCENE III

D'ESPARVILLE PÈRE, *seul.*

Que de raisons! Parbleu! ces choses-là sont bien faites pour moi! Il faut que cet homme marie justement sa fille aujourd'hui, le jour, le même jour que j'ai à lui parler! C'est fait exprès. Oui, c'est fait exprès pour moi; enfin ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Peste soit des enfans! Je ne veux plus m'embarrasser de rien. Je vais me retirer dans ma province. « Mais, mon père, mon père... » Mais, mon fils, va te promener : j'ai fait mon temps, fais le tien. Ah! c'est apparemment notre homme. Encore un refus que je vais essuyer.

SCENE IV

VANDERK PÈRE, D'ESPARVILLE PÈRE.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, monsieur, je suis fâché de vous déranger. Je sais tout ce qui vous arrive : vous mariez votre fille; vous êtes à l'instant en compagnie. Mais un mot, un seul mot.

VANDERK PÈRE.

Et moi, Monsieur, je suis fâché de ne vous avoir pas donné une heure plus prompte. On vous a peut-être fait attendre. J'avois dit à quatre heures, et il est trois heures seize minutes. Monsieur, asseyez-vous.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Non, parlons debout; j'aurai bientôt dit. Monsieur, je crois que le diable est après moi. J'ai depuis quelque temps besoin d'argent, et encore plus depuis hier pour la circonstance la plus pressante, et que je ne peux pas dire. J'ai une lettre de change, bonne, excellente : c'est, comme disent vos marchands, c'est de l'or en barre; mais elle sera payée quand? je n'en sais rien : ils ont des usages, des usances, des termes que je ne comprends pas. J'ai été chez plusieurs de vos confrères, des juifs (des Arabes, pardonnez-moi le terme), oui, des Arabes. Ils m'ont demandé des remises considérables, parce qu'ils voient que j'en ai besoin. D'autres m'ont refusé tout net. Mais que je ne vous retarde point. Pouvez-vous m'avancer le paiement de ma lettre de change, ou ne le pouvez-vous pas?

VANDERK PÈRE.

Puis-je la voir?

D'ESPARVILLE PÈRE.

La voilà... (*Pendant que M. Vanderk lit.*) Je payerai tout ce qu'il faudra. Je sais qu'il y a des

droits. Faut-il le quart? faut-il... J'ai besoin d'argent.

VANDERK PÈRE *sonne.*

Monsieur, je vais vous la faire payer.

D'ESPARVILLE PÈRE.

A l'instant?

VANDERK PÈRE.

Oui, Monsieur.

D'ESPARVILLE PÈRE.

A l'instant! Prenez, Monsieur. Ah! quel service vous me rendez! Prenez, prenez, Monsieur. (*Le domestique entre.*)

VANDERK PÈRE.

Allez à ma caisse, apportez le montant de cette lettre : deux mille quatre cents livres.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Faites retenir, Monsieur, l'escompte, l'à-compte... le...

VANDERK PÈRE.

Non, Monsieur, je ne prends point d'escompte, ce n'est pas mon commerce; et, je vous l'avoue avec plaisir, ce service ne me coûte rien. Votre lettre vient de Cadix, elle est pour moi une rescription : elle devient pour moi de l'argent comptant.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, voilà de l'honnêteté, voilà de l'honnêteté. Vous ne savez pas toute l'obligation que

je vous ai, toute l'étendue du service que vous me rendez.

VANDERK PÈRE.

Je souhaite qu'il soit considérable.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Ah! Monsieur, Monsieur, que vous êtes heureux! Vous n'avez qu'une fille, vous?

VANDERK PÈRE.

J'espère que j'ai un fils.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Un fils! mais il est apparemment dans le commerce, dans un état tranquille; mais le mien, le mien est dans le service. A l'instant que je vous parle, n'est-il pas occupé à se battre!

VANDERK PÈRE.

A se battre?

D'ESPARVILLE PÈRE.

Oui, Monsieur, à se battre... Un autre jeune homme, dans un café, un petit étourdi, lui a cherché querelle, je ne sais pourquoi, je ne sais comment; il ne le sait pas lui-même.

VANDERK PÈRE.

Que je vous plains! et qu'il est à craindre...

D'ESPARVILLE PÈRE.

A craindre! je ne crains rien... Mon fils est brave, il tient de moi, et adroit, adroit : à vingt pas il couperoit une balle en deux sur une lame de couteau. Mais il faut qu'il s'enfuie, c'est le diable; c'est

un duel, vous entendez bien : je me fie à vous, vous m'avez gagné l'âme.

VANDERK PÈRE.

Monsieur, je suis flatté de votre... (*On frappe à la porte un coup.*) Je suis flatté de ce que... (*Un second coup.*)

D'ESPARVILLE PÈRE.

Ce n'est rien, c'est qu'on frappe chez vous. (*On frappe un troisième coup. M. Vanderk père tombe sur un siège.*) Vous ne vous trouvez pas indisposé?

VANDERK PÈRE.

Ah! Monsieur, tous les pères ne sont pas malheureux. (*Le domestique entre avec les deux mille quatre cents livres.*) Voilà votre somme : partez, Monsieur, vous n'avez pas de temps à perdre.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Ah! Monsieur, que je vous suis obligé! (*Il fait quelques pas et revient.*) Monsieur, au service que vous me rendez, pourriez-vous en ajouter un second? Auriez-vous de l'or? C'est que je vais donner à mon fils...

VANDERK PÈRE.

Oui, Monsieur.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Avant que j'aie pu rassembler quelques louis, je peux perdre un temps infini.

VANDERK PÈRE, *au domestique.*

Retirez les deux sacs de douze cents livres. Voici, Monsieur, quatre rouleaux de vingt-cinq louis chacun : ils sont cachetés et comptés exactement.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Ah! Monsieur! que vous m'obligez!

VANDERK PÈRE.

Partez, Monsieur; permettez-moi de ne pas vous reconduire.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Restez, restez, Monsieur, je vous en prie : vous avez affaire!... Ah! le brave homme! Ah! l'honnête homme! Monsieur, mon sang est à vous. Restez, restez, restez, je vous en supplie.

SCENE V

VANDERK PÈRE, *seul, assis à son bureau.*

Mon fils est mort!... Je l'ai vu là... et je ne l'ai pas embrassé... Que de peine sa naissance me préparoit! que de chagrin sa mère...

SCENE VI

VANDERK PÈRE, *des musiciens, des crocheteurs chargés de basses, de contre-basses.*

L'UN DES MUSICIENS.

Monsieur, est-ce ici?

VANDERK PÈRE.

Que voulez-vous? Ah! Ciel! (*Il les regarde en frémissant et se renverse dans son fauteuil.*)

LE MUSICIEN.

C'est qu'on nous a dit de mettre ici nos instrumens, et nous allons...

SCENE VII

LES MÊMES, ANTOINE. (*Antoine entre, les pousse et les chasse avec fureur.*)

ANTOINE.

Hé! mettez votre musique à tous les diables! Est-ce que la maison n'est pas assez grande?

LE MUSICIEN.

Nous allons, nous allons... (*Ils sortent.*)

SCENE VIII

VANDERK PÈRE, ANTOINE.

VANDERK PÈRE.

Hé bien?

ANTOINE.

Ah! mon maître! tous deux! J'étois très-loin, mais j'ai vu, j'ai vu... Ah! Monsieur!

VANDERK PÈRE.

Mon fils ?

ANTOINE.

Oui, ils se sont approchés à bride abattue. L'officier a tiré, votre fils ensuite. L'officier est tombé d'abord ; il est tombé le premier. Après cela, Monsieur, ah ! mon cher maître ! les chevaux se sont séparés... je suis accouru... je... je...

VANDERK PÈRE.

Voyez si mes chevaux sont mis ; faites approcher par la porte de derrière, venez m'avertir. Courons-y ! Peut-être n'est-il que blessé.

ANTOINE.

Mort, mort ! j'ai vu sauter son chapeau. Mort !

SCENE IX

LES MÊMES, VICTORINE.

VICTORINE.

Mort ! Eh ! qui donc ? qui donc ?

VANDERK PÈRE.

Que demandez-vous ?

ANTOINE.

Oui, qu'est-ce que tu demandes ? Sors d'ici tout à l'heure.

VANDERK PÈRE.

Laissez-la. Allez, Antoine, faites ce que je vous dis.

SCENE X

VANDERK Père, VICTORINE, ANTOINE
dans l'appartement.

VANDERK PÈRE.

Que voulez-vous, Victorine?

VICTORINE.

Je venois demander si on doit faire servir, et j'ai rencontré un monsieur qui m'a dit que vous vous trouviez mal.

VANDERK PÈRE.

Non, je ne me trouve pas mal. Où est la compagnie?

VICTORINE.

On va servir.

VANDERK PÈRE.

Tâchez de parler à Madame en particulier. Vous lui direz que je suis à l'instant forcé de sortir, que je la prie de ne pas s'inquiéter, mais qu'elle fasse en sorte que l'on ne s'aperçoive pas de mon absence; je serai peut-être... Mais vous pleurez, Victorine.

VICTORINE.

Mort! Hé! qui donc? Monsieur votre fils?

VANDERK PÈRE.

Victorine!

VICTORINE.

J'y vais, Monsieur. Non, je ne pleurerai pas, je ne pleurerai pas.

VANDERK PÈRE.

Non, restez, je vous l'ordonne; vos pleurs vous trahiroient. Je vous défends de sortir d'ici que je ne sois rentré.

VICTORINE, *apercevant Vanderk fils.*

Ah! Monsieur!

VANDERK PÈRE.

Mon fils!

SCENE XI

LES MÊMES, VANDERK FILS, D'ESPARVILLE PÈRE, D'ESPARVILLE FILS.

VANDERK FILS.

Mon père!

VANDERK PÈRE.

Mon fils!... je t'embrasse... Je te revois sans doute honnête homme?

D'ESPARVILLE PÈRE.

Oui, morbleu! il l'est.

VANDERK FILS.

Je vous présente messieurs D'Esparville

VANDERK PÈRE.

Messieurs...

D'ESPARVILLE PÈRE.

Monsieur, je vous présente mon fils... N'étoit-ce pas mon fils, n'étoit-ce pas lui justement qui étoit son adversaire?

VANDERK PÈRE.

Comment! est-il possible que cette affaire...

D'ESPARVILLE PÈRE.

Bien, bien, morbleu! bien. Je vais vous raconter.

D'ESPARVILLE FILS.

Mon père, permettez-moi de parler.

VANDERK FILS.

Qu'allez-vous dire?

D'ESPARVILLE FILS.

Souffrez de moi cette vengeance.

VANDERK FILS.

Vengez-vous donc.

D'ESPARVILLE FILS.

Le récit seroit trop court si vous le faisiez, Monsieur, et à présent votre honneur est le mien. (*A Vanderk père.*) Il me paroît, Monsieur, que vous étiez aussi instruit que mon père l'étoit. Mais voici ce que vous ne savez pas. Nous nous sommes rencontrés; j'ai couru sur lui, j'ai tiré; il a foncé sur moi, il m'a dit : « Je tire en l'air. » Il l'a fait. « Écoutez, m'a-t-il dit en me serrant la botte, j'ai cru hier que vous insultiez mon père en parlant des négocians : je vous ai insulté. J'ai senti que j'avois tort; je vous en fais excuse.

N'êtes-vous pas content? éloignez-vous, et recommençons. » Je ne peux, Monsieur, vous exprimer ce qui s'est passé en moi... Je me suis précipité de mon cheval; il en a fait autant, et nous nous sommes embrassés. J'ai rencontré mon père, lui à qui pendant ce temps-là, lui à qui vous rendiez service. Ah! Monsieur!

D'ESPARVILLE PÈRE.

Hé! vous le saviez, morbleu! et je parie que ces trois coups frappés à la porte... Quel homme êtes-vous? Et vous m'obligiez pendant ce temps-là! Moi, je suis ferme, je suis honnête; mais en pareille occasion, à votre place, j'aurois envoyé le baron d'Esparville à tous les diables.

SCENE XII

LES MÊMES, VICTORINE.

VANDERK PÈRE.

Ah! Messieurs, qu'il est difficile de passer d'un grand chagrin à une grande joie!...

VICTORINE *se saisit du chapeau du fils.*

Ah! Ciel! ah! Monsieur!

VANDERK FILS.

Quoi donc, Victorine?

VICTORINE.

Votre chapeau est percé d'une balle.

D'ESPARVILLE FILS.

D'une balle? Ah! mon ami... (*Ils s'embrassent.*)

VANDERK PÈRE.

Messieurs, j'entends du bruit. Nous allons nous mettre à table : faites-moi l'honneur d'être du dîner. Que rien ne transpire ici : cela troubleroit la fête. (*A M. d'Esparville fils.*) Après ce qui s'est passé, Monsieur, vous ne pouvez être que le plus grand ami ou le plus grand ennemi de mon fils, et vous n'avez pas la liberté du choix.

D'ESPARVILLE FILS *baise la main de Vanderk père.*

Ah! Monsieur!

D'ESPARVILLE PÈRE.

Bien, bien, mon fils; ce que vous faites là est bien.

VICTORINE, *à Vanderk fils.*

Qu'à moi, qu'à moi! Ah! cruel!

VANDERK FILS, *à Victorine.*

Que je suis aise de te revoir, ma chère Victorine!

VANDERK PÈRE.

Victorine, taisez-vous.

SCENE XIII

MADAME VANDERK, SOPHIE, LE GENDRE *et les acteurs précédents.*

MADAME VANDERK.

Ah! te voilà, mon fils! (*A Vanderk père.*) Mon cher ami, peut-on faire servir? Il est tard.

VANDERK PÈRE.

Ces messieurs veulent bien rester. (*A MM. d'Esparville.*) Voici, Messieurs, ma femme, mon gendre et ma fille, que je vous présente.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Quel bonheur mérite une telle famille!

SCENE XIV

LES MÊMES, LA TANTE.

LA TANTE.

On dit que mon neveu est arrivé... Eh! te voilà, mon cher enfant!

VANDERK PÈRE.

Madame, vous demandiez des militaires : en voici. Aidez-moi à les retenir.

LA TANTE.

Hé! c'est le vieux baron d'Esparville.

D'ESPARVILLE PÈRE.

Hé! c'est vous, madame la marquise? Je vous croyois en Berry.

LA TANTE.

Que faites-vous ici?

D'ESPARVILLE PÈRE.

Vous êtes, Madame, chez le plus brave homme, le plus, le plus....

VANDERK PÈRE.

Monsieur, Monsieur, passons dans le salon; vous y renouerez connoissance. Ah! Messieurs! ah! mes enfans! je suis dans l'ivresse de la plus grande joie. (*A sa femme.*) Madame, voilà notre fils. (*Il l'embrasse; le fils embrasse sa mère.*)

SCENE XV ET DERNIÈRE

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Le carrosse est avancé, Monsieur, et... Ah! Ciel!... ah! dieux! ah! Monsieur! (*Victorine court à son père, lui met la main sur la bouche et l'embrasse.*)

MADAME VANDERK.

Hé bien! hé bien, Antoine! Hé mais, la tête lui tourne aujourd'hui!

LA TANTE.

Cet homme est fou! il faut le faire enfermer.

VANDERK PÈRE.

Paix, Antoine! Voyez à nous faire servir.

VANDERK FILS, *en souriant à d'Esparville fils.*

Il est fou! il est fou! (*Ils sortent.*)

ANTOINE.

Je ne sais si c'est un rêve. Ah! quel bonheur! Il falloit que je fusse aveugle... Ah! jeunes gens, jeunes gens, ne penserez-vous jamais que l'étourderie même la plus pardonnable peut faire le malheur de tout ce qui vous entoure!

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

AVRIL 1880

60615895

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

SEDAINE

LE PHILOSOPHE

SANS LE SAVOIR

COMÉDIE EN CINQ ACTES

Publiée pour la première fois d'après le manuscrit de la Comédie-Française

AVEC UNE PRÉFACE

PAR GEORGES D'HEYLLI

(14-0)

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXX

061

HS
26

Sous le titre de *Petits Chefs-d'Œuvre*, nous donnons les petites œuvres des grands écrivains, ainsi que les petits chefs-d'œuvre d'auteurs dont souvent un seul ouvrage a fait la réputation. — Le tirage en est fait à petit nombre. Il est tiré en outre 60 exemplaires de choix, dont 30 sur papier de Chine et 30 sur papier Whatman.

EN VENTE

Voyage autour de ma chambre, de X. de Maistre	2 fr. 50
Turcaret, de Le Sage	3 fr. 50
Le Méchant, de Gresset	3 fr. 50
Ver-Vert, etc., de Gresset	3 fr. 50
La Servitude volontaire, de La Boétie	2 fr. »
Contes D'HAMILTON. I. *Le Bélier*	2 fr. 50
— II. *Fleur d'Épine*	4 fr. »
— III. *Les Quatre Facardins*	3 fr. »
— IV. *Zénéyde*	3 fr. 50
Voyage de Chapelle et de Bachaumont	3 fr. »
L'Art d'aimer, de Gentil Bernard	2 fr. 50
Le Temple de Gnide. — Arsace et Isménie	2 fr. 50
Le Neveu de Rameau, de Diderot	3 fr. 50
Voyage en Laponie, de Regnard	4 fr. »
La Chaumière Indienne. — Le Café de Surate	3 fr. 50
Lettres Portugaises	3 fr. »
La Farce de Pathelin	3 fr. »
La Gastronomie, de Berchoux	3 fr. 50
La Métromanie, de Piron	3 fr. »
Le Diable amoureux, de Cazotte	4 fr. »
La Dot de Suzette, de Fiévée	3 fr. 50
Mémoires de Perrault	4 fr. »
Lettres de Mademoiselle Aïssé	4 fr. »
Ourika, de Mme de Duras	5 fr. »
Madrigaux de La Sablière	2 fr. 50
Édouard, de Mme de Duras	4 fr. »
Adolphe, de Benjamin Constant	4 fr. »
Clavijo, de Beaumarchais	4 fr. »
	3 fr. »

Avril 1880.